

Harold Bernat

ASPHYXIE

Manuel de désenfumage pour notre temps



« Les asthmatiques se vengeront »

Tag mural, Paris, décembre 2018, manifestation « gilets jaunes »

Table des manières d'enfumer

Introduction

Il n'y a pas d'air au paradis

Fumée blanche

L'enfumeur national

Les grandes bouches

Les inoffensives nuées

Duvet d'oie philosophe

Les maîtres causeurs

Frime orale

Perchépolis

Cynisme mou

Bouillie sensible

Engourdissement

La marque noire de la haine

Brouillard culturel

La superdoxa, un nouveau poison

Enfarinage mondialiste

Les flottants

Le peuple ? Quel peuple ?

Cinquante nuances de brun-rouge

Le fumet anti-complotiste

Le tautisme

Trancher dans le mou

L'asphyxie : un drame de symboles

Conclusion

Respiration critique

Introduction

Il n'y a pas d'air au paradis

Morpheus à Neo : « *Tu crois respirer de l'air ?* »

Matrix

Nous ne vivons pas dans une *dictature*, nous ne sommes pas *censurés*, les chaînes d'information en continu ne sont pas l'équivalent de l'ORTF en 1968, nous ne sommes pas brimés dans nos libertés (lesquelles d'ailleurs ?), nous ne sommes pas en 1938, nous ne sommes le *crépuscule* de rien, nous ne sommes pas en manque de *sérotonine*, nous ne sommes pas *racistes*, *islamophes*, *christianophobes*, *judéophobes* ou *bouddhaphobes*, nous ne sommes pas *haineux*, nous ne sommes pas *réactionnaires*, nous ne sommes pas *progressistes*. Non, nous y sommes, nous sommes au paradis.

Une autre façon de formuler ce curieux constat est de comprendre que la dénonciation du Mal par le Bien a vécu. Nous n'avons plus rien à attendre de cette lutte ancestrale, plus rien à conquérir. C'est aussi pour cette raison que la critique est partout, qu'elle s'affiche, qu'elle se vend, qu'elle est devenue notre vulgate. D'aucuns pensent aujourd'hui qu'il est de première nécessité de constituer un nouveau média, de nouvelles offres « critiques » pour peser négativement sur des logiques de domination qui accaparaient les moyens de la violence symbolique. La formation d'un tel média (actionnaires, capital, publicités etc.), située forcément du côté du Bien, aurait pour tâche d'affronter le Mal sur son terrain. Autrement dit, l'idée serait toujours de faire la même chose *mais en mieux*. Nous savons pourtant, au paradis, que la création d'un tel média ne fera que confirmer l'hégémonie de la forme médiatique sur tout le reste, accréditant l'idée, elle-même hégémonique, qu'il n'y a pas d'autres issues que celles que nous connaissons déjà. On ne saura jamais si la sottise des présentateurs d'une chaîne d'information en continu n'est pas le meilleur argument pour mettre en échec les représentations du monde qu'elle promeut ? Cette proposition, au paradis, est indécidable.

Ce constat a de quoi surprendre. Nous sommes en effet les héritiers d'une longue tradition de pensée qui a fait de la lutte contre le Mal au nom du Bien le principe actif de toute critique. Nous pensons spontanément qu'il faut toujours vaincre un obstacle, surmonter une résistance pour se libérer, s'émanciper contre une réalité objective, matérielle, sonnante et trébuchante. Cette logique avait un sens lorsque les signes étaient encore les témoins d'une réalité que les philosophes

académiques nommaient *substantielle*. Nous n'en sommes plus là. Au paradis, le problème n'est plus de se libérer mais de respirer encore, une fois libéré de tout. Ludwig Wittgenstein expliquait à son étudiant Drury qu'il survivait à l'atmosphère étouffante de Cambridge en secrétant lui-même son propre oxygène. Nous étouffons autrement, non pas sous l'imposante masse d'un savoir dont nous aurions à nous libérer par la critique mais de devoir respirer un air qui n'est plus de l'air, d'entendre des informations qui ne sont plus des informations, de souffrir des débats que ne servent pas à débattre, de lire des philosophes qui ne font que retranscrire, l'étiquette en plus, ce qui se dit et s'écrit déjà partout. Nous étouffons d'être incapable de déterminer précisément ce qui nous empêche de respirer.

Dans notre affolement, notre anxiété, quand nous décidons de prendre ce problème au sérieux, nous plaquons quantité de mots sur cette situation inédite. Nous serions peut-être dans une nouvelle forme de *dictature* ? Ne sommes-nous pas *censurés, dominés* par une information d'État, brimés dans nos libertés ? Sommes-nous à la veille d'une guerre comme en 1938 ? De quel *crépuscule* sommes-nous les témoins ? Quelle *dépression* nous habite ? Le retour de la *haine* peut-il tenir lieu d'explication ? Ces constats affolés supposés nous sortir de l'ornière, dupliqués partout, redoublent pourtant notre malaise. Nous commençons à sentir, certes confusément, que le problème est d'une autre nature, plus profond, plus pernicieux, à l'image de ce monoxyde de carbone (CO), invisible, inodore, incolore et sans saveur mais pourtant fatal à qui le respire. Oui, le fond de l'air est vicié. Non pas simplement par des particules fines ou des nuages de gaz lacrymogène, ce qui est déjà beaucoup trop, mais par une malversation des signes inédites, des façons de trafiquer le langage, une nouvelle forme d'insignifiance et de vacuité qui nous entoure et qui vient de partout saturer notre esprit.

Le soir de l'incendie de Notre-Dame par exemple la speakerine d'une chaîne d'information en continu, que le mauvais air voudrait nous faire prendre pour une journaliste, affirmait ceci : « *Nous sommes des bâtisseurs de cathédrales.* » Face à un tel écran de fumée, le premier réflexe sera sûrement ironique : « *tiens, une flèche peut en cacher une autre* ». Mais l'ironie ne peut suffire. Le hoquet n'est pas une

respiration. Nous devons comprendre ce qui est en jeu ici. Qui est ce *nous* ? De quoi parle-t-elle ? Ce *nous* unitaire, réalité psycho-sociale d'une époque, a été savamment, et avec quelques profits, remplacé par un *je* sans dimension, un *je* flottant auquel il arrive, par spasme, de se ressouvenir ému de son enracinement historique. Quel air suis-je en train de respirer exactement moi « *le bâtisseur de cathédrale* » ? Non, nous ne sommes plus des bâtisseurs de cathédrales, nous le savons. Notre société est incapable de tourner ses efforts matériels et spirituels, les deux ne faisant qu'un au XIIIème siècle, pour bâtir des cathédrales. Ce *nous* n'a plus aucun sens. Des entreprises de construction feront le travail, des techniciens, des *designers* mais il ne sera pas question de la réussite unitaire de la société toute entière comme semble l'indiquer ce *nous* irréaliste. S'agit-il d'une façon de parler ? Pas seulement et c'est tout le problème. Au paradis, et nous y sommes, il est inconcevable que nous ne soyons pas *aussi* des bâtisseurs de cathédrales. Comment pourrions-nous être moins que des hommes qui ont vécu il y a des siècles et qui bâtissaient ces chefs-d'œuvre à la force des bras ? Nous sommes *plus* donc nous sommes *aussi* des bâtisseurs de cathédrales. Le président de la République est d'ailleurs formel : « *Nous rebâtirons la cathédrale plus belle encore et je veux que ce soit achevé d'ici cinq années. Nous le pouvons et là aussi nous mobiliserons.* » De la chaîne d'information en continu au président de la République, en passant par tous les organes de duplication du même, le *nous* est de droit. Une fois la fumée de l'incendie dissipée, c'est donc une toute autre fumée qui envahit l'air, d'autant plus pernicieuse qu'elle n'assombrit pas le ciel. Un autre enfumage, beaucoup plus discret, autrement plus puissant. Il ne suffit pas de surmonter la peine de voir une partie de ce chef-d'œuvre de l'art gothique partir en fumée sous nos yeux encore faut-il souffrir cette fumée-là. Le problème, et il est de taille, c'est que nous devenons progressivement indifférents à ce qui nous asphyxie *réellement*.

Si tout est fumée, tout cesse de l'être, de là la démission, de là l'indifférence. Nous devenons malins au paradis, nous savons que tout cela n'est que de la communication du côté de l'information de masse ou des stratégies politiques du côté du président de la République. Nous sommes déniés et nous n'attendons pas d'un travail de l'esprit, ce que

cet essai se propose de faire, qu'ils viennent nous éclairer sur ce qui est évident pour tous. C'est ici pourtant que réside notre plus grande faiblesse. Nous pensons encore pouvoir respirer, autant dire vivre, au milieu de l'enfumage généralisé au seul titre que nous ne sommes pas dupes. Pourtant, jour après jour, d'une insignifiance à l'autre, d'une malversation des signes à la suivante, nous sommes contaminés. Incapables de nous déprendre réellement de ce mauvais air nous cherchons à ouvrir d'illusoires fenêtres : « *dictature* » disent les uns dans un débat, « *oligarchie* » ajoutent les autres sur une chaîne de télévision propriété d'un de ces oligarques, « *liberté d'expression* » surenchérisent les plus malins en faisant payer la place de leur médiocre spectacle, « *fascisme* » entonnent de concert quelques publicistes en mal d'idées. Nous sommes comme des poissons hors du bocal à moins que nous ressemblions à ces animaux qui fuient la fumée d'un sous bois en feu. Demain, nous ne saurons même plus ce que respirer veut dire, incapables de comprendre cette idée essentielle du philosophe Gilles Deleuze : « *du possible, sinon j'étouffe* ».

Encore faut-il pouvoir piéger ce mauvais air, lui tendre un miroir fatal. Non pas celui du Bien, tout cela a vécu, mais de sa propre image, guérir le Mal par le Mal comme le reflet de Méduse sur le bouclier d'Athéna. Nous appellerons ces boucliers **désenfumage**, ils apparaîtront régulièrement dans cet essai. Chaque débris médiatique, chaque blabla, chaque opérateur discursif pourra servir. L'échantillonnage dûment choisi vaudra pour le tout. Pouvons nous faire quelque chose de cet enfumage ? Au moyen de quel bricolage ? Le signe est limité, la portée aussi, ce qui dérange les ingénieurs des sciences politiques qui préfèrent, pour leur confort et leur carrière, manipuler des théories abstraites sur le capitalisme ou l'oligarchie. Nous préférons recueillir ce qui est partout et qui sature l'atmosphère, les signes du temps que nous respirons tous. Non pas par gratuité théorique mais parce que nous étouffons.

Certains aujourd'hui se plaignent qu'il n'y a plus de pensée dans les médias. Celle-ci serait « *prise en otage* » par « *les médias dominants* ». Comme s'il existait quelque part un stock de pensée empêché par une

force obscure, comme si la pensée existait comme une nature, comme si le moyen allait libérer la pensée par magie. Pouvons-nous encore respirer au paradis ? Une chose est sûre, nous ne pouvons pas désenfumer sans porter aussi des coups. L'arbitraire, dans un tel travail, ne devrait pas exister. Le style est aussi le moyen. Chaque démontage devra répondre à une nécessité interne exposé par une analyse, chaque désenfumage sera ainsi un petit caillou déposé dans les babouches de la bonne conscience collective. C'est cela qui différencie justement l'enfumage d'un *travail de la pensée*. C'est justement cela qu'il est éprouvant de faire au milieu des pires divertissements de l'époque, de ces maîtres causeurs qui prennent leurs bruits de bouche pour des idées, de tous ces bavards. Il n'est pas non plus question d'opinions comme dans les pages débats des journaux. Ne pas avoir d'opinion, bonne ou mauvaise, sur les discours que l'on prend pour objet. Observer, par contre, leur insertion dans des tissus relationnels inapparents dont ils tissent des réseaux de sens qui autorisent ou empêchent d'autres discours. Mettre à jour un maillage pour comprendre pourquoi les choses se passent de cette façon et pas d'une autre. Ici, au paradis, la fumée peut prendre de multiples couleurs, un flux ininterrompu de signes, des bribes de phrases, des jingles, des moignons de discours se font et se défont dans une atmosphère d'indifférence et d'excitation vaine. Les enfants morts nés de la raison se disputent en volutes d'insignifiance. Nous les respirons tous. D'illusoires notoriétés, demain englouties par le flux de mots qu'elles charrient malgré elles, font l'affiche et le spectacle. Un néant stérile remet tous les jours les compteurs à zéro. Dans cette jungle nominale, le critique est un chasseur, un *ghostbuster* pour l'image profane. Il produit, comme les australiens décrits par Ernst Grosse dans *Les débuts de l'art*, à partir de ce qu'il trouve au sol. « *La production, écrit-il est le phénomène primaire de toute civilisation* ». Jamais nous avons eu à notre disposition une telle quantité de signes pour produire, une telle saturation. Il est évident que les assises de notre civilisation s'en trouvent justement ébranlées. Cela ne signifie pas que nous changions les cordonnées fondamentales de notre culture mais cela implique que nous soyons à la hauteur d'un grand bouleversement. En partie, nos

cadres de pensée retrouvent une primarité ensevelie sous les dogmes séculaires. Il faudra que nous réapprenions à être primitifs. Nous portons une violence qui est celle du monde. Nous devons la lui rendre symboliquement. D'où le style, d'où la forme. Il le faudra pour habiter encore la terre. Peut-être y parviendrons-nous en dessinant les mailles du grand filet qui nous étouffe, en desserrant la saturation de tous les genres, en créant des petits espaces de vide dans la réalisation intégrale et stérile du tout.

Nous ne sommes qu'au commencement. L'esprit ne peut encore qu'adhérer, la puissance contraignante est trop forte, mais nous comprenons confusément ce qui se joue de réel dans la critique de ces nouveaux causeurs, une déflagration de force et d'énergie, un contre-don irrécupérable, une puissance fatale. D'aucuns sont terrifiés par ce qui se joue là ? Ils s'accrochent piteusement à leurs territoires quantifiables. La création est ailleurs. Elle l'a toujours été. Elle est brutale. C'est justement de cette brutalité là que ne veulent pas les maîtres causeurs, trop réelle pour eux. Ils ne sont là que pour nous dissuader d'énoncer autre chose que la répétition du même à perte de vue. Ils nous étouffent ? Nous nous désenfumons.

Fumée blanche

Fumet blanche ! Fin du grand débat. Le choix d'un *grand débat national* par Emmanuel Macron en réponse à un conflit social et politique majeur en France en 2018 est l'expression d'une transformation profonde de notre rapport à la parole politique. Il suppose, pour une part non négligeable de citoyens français, l'acceptation d'une *forme de discours : le débat*. Si l'on part du principe énoncé par Karl Marx dans *L'idéologie allemande* selon lequel « *les représentations, la pensée, le commerce intellectuel des hommes apparaissent comme l'émanation directe de leur comportement matériel* », de quels comportements le désir de débats, de causeries, est-il l'expression ? Qui est cet homme qui confère au débat une vertu quasi-mystique, qui croit que la conflictualité politique peut se résoudre en organisant des tours de parole filmés dans des salles des fêtes ?

La promotion du débat permanent a pour elle la force de l'évidence : celui qui s'y oppose ne peut être qu'un dogmatique, un esprit étriqué. Pire, un violent, ami de la hiérarchie et des verticalités spirituelles. Par un étrange tour de force, la démocratie n'est plus associée au *pouvoir du peuple* (*demos* : le peuple ; *cratos* : le pouvoir) mais aux échanges, aux discussions, aux *talks shows*. Accolé au mot démocratisation, dans un contresens radical, le débat n'a plus vocation à instituer quoi que ce soit. Il n'est pas une *délibération* (*bouleusis*) qui conduira à une prise de décision effective mais une *animation*, une *participation* dans le jargon du spectacle. Aux antipodes de l'effectivité politique, le débat se présente ainsi comme la fine fleur de la conscience forcément *démocratique* et *libérale*. Barycentre d'un monde sans étrangeté, l'ami du débat tient en équilibre au milieu de toutes les contradictions nominales. Ceux qui le fuient sont des idéologues, des intolérants en rupture d'équilibre. Pour qui se prennent-ils eux qui rechignent au débat-minute ? Le débat est ainsi l'occasion de se faire un avis et d'émettre le sien avant de quitter la salle ou d'aller se coucher. A mesure que roule la jactance sociale des avis érodés par le roulis moyen

de la pondération, la gamme chromatique des avis du moment tend vers le gris, autant dire le *statu quo*. On en parle, on a parlé, circulez.

Désenfumage I

A l'occasion d'un exposé, « Le progrès, c'est nous » pour le think tank « libéral, progressiste et européen » fondapol, France Hofnung, alors étudiante en Master 2 recherche Médiation Culturelle à la Sorbonne Nouvelle ose ceci : « *Effectivement c'est une configuration que l'on peut retrouver dans le système scolaire où la jeunesse est tenue à l'écart des sphères décisionnaires, il y a très peu de participation, c'est un système très hiérarchisé et c'est très difficile d'entrer en interaction avec ses professeurs. Dans un paradoxe l'école de la République forme très peu au débat et à la participation.* » (20 novembre 2013).

.....

Combien de fois n'a-t-on pas entendu un tel propos, ici agrémenté d'un petit « *paradoxe* », dans la bouche de ceux qui n'enseignent pas dans l'école de la République. Rappelons qu'il existe dans les lycées français des conseils étudiants, des élections lycéennes et des représentants de classes. En ce qui concerne la participation, elle fait aujourd'hui partie des évaluations constantes des élèves. Quant à la hiérarchie, nous barbotons dans un irréalisme sans nuance qui feint de confondre l'école de nos grand-parents avec ce qu'il faut bien appeler une horizontalité tout azimut qui pose aujourd'hui plus de problèmes qu'elle n'en résout. Confusion manifeste entre l'instruction et la communication, entre le marketing et la formation de l'esprit. Quelques années après cette allocution, le vœu pieu de France sera réalisé en la personne de Pierre Mathiot, directeur de Science Po Lille, qui introduira, sans concertation sérieuse du corps enseignant, le Grand Oral à la fin de l'année de baccalauréat à partir de 2021. La libéralisation du marché scolaire passe par une dilution des compétences disciplinaires dans une bouillie marketing qui s'auréole de bonne conscience démocratique, anti-hiérarchique et horizontale. Le débat est son cheval de Troie.

Le débat idéal est en cela une des figures qui exprime le mieux l'anti-intellectualisme de notre temps. La satisfaction ne consiste pas à se rapprocher du vrai, à transformer cette recherche en effectivité politique mais à *en être*, ce que les nouveaux pouvoirs dissuasifs ont parfaitement compris. En cela, les stratégies du débat, associées à celles des sondages, sont autrement plus efficaces que les stratégies de censure. *Venez, exprimez vous, les portes sont grandes ouvertes !* Formation d'un homme nouveau qui perd progressivement la confiance qu'il place dans ses propres jugements, de moins en moins capables d'émettre des jugements synthétiques. Car une fois le débat passé, vient le temps de la synthèse et celle-ci échappe forcément aux participants du fameux débat. La contribution est un moyen, jamais une fin. Les fins du

débat échappent à ceux qui l'animent quand la décision politique devient sérieuse et que l'on sort de la seule fonction d'enfumage. Le maître causeur en tiendra compte, il vous le dit, mais il reste le maître, non pas par la qualité de ses pensées ou de ses vertus mais en tant qu'opérateur discursif de plus haut niveau.

Désenfumage II

Marlène Schiappa : sous le vernis de la com'

« Inconnue il y a deux ans, Marlène Schiappa est devenue une figure incontournable du gouvernement. Une percée qui doit beaucoup à ses prises de position sur les réseaux sociaux, comme à son style clivant et parfois kamikaze. Mais avec quel impact notamment pour la cause de l'égalité femmes-hommes qu'elle défend ? Comment la ministre utilise-t-elle les réseaux sociaux et les médias populaires, comme les émissions de Cyril Hanouna, pour faire entendre sa voix ? Décryptage en compagnie de Marlène Schiappa dans son bureau de secrétaire d'État. »

Hélène Rissier

.....

Nous devons cette courte présentation à Hélène Rissier, journaliste à *Public Sénat* en guise de présentation d'une émission consacrée à Marlène Schiappa sur cette même chaîne. Pour rappel, Marlène Schiappa, venue de la com ne l'a jamais quitté. Sous le vernis de la com, il y a toujours la com. Et sous la com, encore la com. Derrière ? La com. A cette occasion, la com Schiappa atteint un sommet lorsque celle-ci nous explique que pour les débats politiques, il est essentiel d'en passer par Hanouna, le bouffon millionnaire. Voilà ce qu'il faut entendre par « *décryptage* », ce mot-valise qui feint la profondeur en ratissant le sol. Sommet de confusionnisme quand on apprend que l'émission du pitre cathodique lui sert à « *faire entendre sa voix* » alors qu'il s'agissait, sur le papier, de faire la promotion du « *grand débat national* ». Hélas, cette odieuse bouillie n'est pas le fait d'une chaîne racoleuse mais de *Public Sénat*. Ce qui nous montre à quel point l'enfumage n'épargne aucun média. L'obséquiosité de la journaliste, qui sourira complice aux analyses de Marlène sur la « *démocratisation du grand débat national* », ne semble pas faire problème sur une chaîne qui peut, dans un même temps, inviter des universitaires sérieux et des politiques crédibles. L'idée selon laquelle la réponse à une crise sociale et politique en passe par une telle vacuité ne sera pas poser sur la table. Sous le vernis de la com, la critique politique n'affleure pas.

Sous couvert d'horizontalité, les stratégies du débat introduisent une forme de maîtrise inédite, opérationnelle, une nouvelle verticalité qui tire sa légitimité de la quantité des avis moyens qu'elle recueille et dont la synthèse sera rendue dans une opacité totale. Si penser c'est juger et s'il n'y a pas de jugements sans une capacité synthétique de

comparaison entre ce qui est et ce qui doit être, l'idéologie du débat se présente comme une régression de l'autonomie de jugement. Elle est une forme dissuasive de la parole politique. D'autant plus difficile à critiquer qu'elle se pare des attributs de la libéralité, elle amoindrit la capacité de juger le vrai en augmentant le mélange du vrai et du faux propice à tous les écrans de fumée.

L'enfumeur national

Le grand débat national n'aura été qu'une mise en circulation de la parole recyclable et réversible. En première lecture, nous pourrions objecter que le débat exclut des thèmes, qu'il s'agit là d'un faux débat comme si nous voulions préserver la possibilité d'un vrai. Ce regret est toujours un leurre qui laisse accroire que seul le contenu du débat fait problème quand, à travers des logiques de dissuasion, c'est l'ensemble du dispositif qui rend toute parole impossible. Nous sommes ainsi arrivés à un point de rebroussement : à partir du moment où le pouvoir est capable, dans des opérations de communication réversibles, de tout recycler indéfiniment, de transformer toute parole authentique en une bouillie insituable, la pensée critique doit prendre un autre chemin. Les nouvelles formes de pouvoir consistent à rendre la parole impossible. Après avoir détruit les conditions de l'échange, *le grand débat national* n'aura eu d'autre fonction que d'empêcher la critique politique en se réappropriant les mots de la révolte, en les neutralisant dans une circularité vide.

Ne reste que le face-à-face, l'incommensurabilité de deux ordres, celui de la pensée critique, celui de la simulation politique. Cette irréductible dualité devrait pouvoir se résoudre dans le politique mais ce n'est plus le cas. Nous passons dès lors dans un autre univers de significations, un affrontement sans reste à la mort symbolique de l'autre. Cet affrontement est voulu par les logiques du pouvoir hégémonique. Il est stratégique et dissuasif. Le travail d'*extrémisation* de la parole adverse, donc politique, n'est là que pour dissuader toute forme d'échange réciproque. La violence symbolique des sergents médiatiques, présentateurs louvoyant dans un demi-monde, a pour fonction de renforcer les conditions de ce face-à-face à la mort symbolique de l'autre. Cela signifie que nous ne pouvons plus habiter le même univers de significations. Seule la disparation de l'un peut rendre possible la manifestation de l'autre. Les tenants des logiques hégémoniques déplorent les ruptures de communication, ruptures qu'ils

attribuent à une montée de la violence. – *C'est vous le violent, monsieur, vous qui affirmez que nous ne pouvons habiter dans un même univers de significations.* Voilà ce que répondent ceux qui refusent l'adversité politique. Non pas simplement par mauvaise foi mais pour être partie prenante d'une forme hégémonique qui ne tolère plus l'adversité, qui n'a plus aucune place symbolique pour elle – le symbolique prenant une forme bien réelle qui se traduit aujourd'hui par une restriction grandissante des droits du citoyen dans la cité.

Désenfumage III

« 7h de débat sans filtre du Président [@EmmanuelMacron](#) avec 600 maires ont ouvert magistralement le [#GrandDebatNational](#). Le dialogue est en place, les sujets sont posés. A nous élus, citoyens, forces vives de la Nation de le faire vivre en confiance et avec passion. [#Bourghteroulde](#) »

Richard Ferrand, président de l'assemblée nationale.

.....

Un parterre de maires dûment choisis, un micro et une performance oratoire (*epideixis*, en Grèce antique, aux heures glorieuses de la grande rhétorique) auront suffi pour que le Phénix refasse causer de ses talents. Quel homme ! Quelle connaissance des dossiers ! Quel artiste ! Quelle chance pour la France ! Oubliés la grande braderie des fleurons de l'industrie française, le calendrier des privatisations de ce qu'il reste encore à privatiser, l'arrosage automatique de Ford ou de Nokia soldé en licenciements, les mensonges sur le SMIC ou les retraites, les barbouzes, le travail de sape des institutions républicaines par les lobbyistes amis, les niches fiscales ou le tourisme du même nom, sans parler des multiples bavures policières. Raccourcissons la liste pour en venir à l'essentiel : notre sensibilité, toute française, au baratin. Quelle avancée politique au sortir de cette grande messe de l'ego ? Aucune. Quel rapport entre cette performance et la réalité de ces hommes et femmes qui vont gribouiller demain, en allumant un cierge, leurs doléances sur un coin de site internet ? Aucun. Retour à la campagne électorale de 2017, aux opérations de séduction collective du gourou télé-évangéliste. La tête dans le potin, les éditorialistes, une variante du commérage, reprennent du poil de la bête avec le Phénix de Bourtheroulde. Sur toutes les chaînes d'information en continu, *« l'opération de communication fut une réussite »*. Phénix potin.

Les grandes bouches

Les anomiques qui ne jouent pas *le jeu du débat* sont l'expression d'une nouvelle hantise. Au sens strict, ils *hantent*, les rues et les places, spectres fluorescents d'une adversité politique qui ne doit plus être. Ils ne jouent pas le jeu du pouvoir hégémonique, échappent en partie aux cycles sans fin et sans valeur de la parole rendue insignifiante par autant de débats factices. Ce en quoi ils font véritablement événement et sont réellement intolérables pour ceux qui se vautrent sur le dos de la simulation politique. Ils bousillent intérieurement un système bien huilé. Les mutilations réelles sont une réponse, celle d'un pouvoir qui ne peut plus répondre sur le plan politique mais qui démultiplie les enfumages.

Combien de spectres de cette nouvelle forme d'hégémonie indiscutable peuvent se reconnaître dans ces mouvements réfractaires aux débats ? Des millions. Tout est fait pour empêcher le détraquement interne de gagner en puissance. Hélas, les mêmes structures de communication qui rendent possible l'hégémonie portent en elles, comme une contamination interne, un virus qui les menace, ce qu'elles veulent conjurer. Inutile et coûteux d'en appeler à un complot des médias. Les chaînes d'information tant décriées sont aussi des acteurs de ce mouvement, des aiguillons, des mobiles d'action. Elles sont prises à leur propre piège, ne pouvant plus répondre sur le terrain politique, elles ne peuvent subsister qu'en se faisant les alliés objectifs de la violence du pouvoir hégémonique. La réversion parfaite. Le pouvoir est alors pris à son propre piège, celui d'un débat national qui augmentera encore les manifestations de sa vacuité politique et de l'impossibilité des échanges quand le vide n'a que le punitif pour durer.

Cette fausse démocratie de participation, ce paternalisme jouant du simulacre et de la communication de foire pour simuler une concertation d'aucun effet, de l'avis même de ceux qui l'instaurent, a vécu. Ces insultes répétées à l'intelligence collective ne fonctionnent plus. Nous ne

faisons pas simplement que constater les simulacres du politique, nous les vomissons littéralement. Tout comme nous vomissons les pseudo philosophes et les animateurs de culture qui ne répondent pas de ce qu'ils font, qui ne rendent raison de rien et surtout pas d'eux-mêmes. Vomir, est-ce encore penser ? Nietzsche faisait de la rumination la nature même de la pensée. Mais tout ce qui est ruminé n'est pas digestible. Cette volonté d'expulsion des mauvaises nourritures prend aujourd'hui des formes collectives. Expulser des attitudes, des discours, des postures, une profonde malversation des signes qui est incompatible avec la nécessaire cohésion du corps politique. Cette expulsion est aussi violence comme l'est une critique qui n'est plus simplement décorative. Mais une violence proportionnée à la violence première, celle qui transforme les citoyens en sujets et les sujets en consommateurs passifs de leur impuissance politique. Il est surtout et fondamentalement cohérent, ce que doit démontrer à terme un travail intellectuel exigeant et réflexif qui ne peut être aujourd'hui porté par une seule personne, en son nom propre. Là encore, il s'agit bien d'instituer collectivement ce travail de l'esprit sans lequel la colère se referme sur elle-même, se consume dans une violence stérile qui ne sait plus ce qu'elle fait ni ce qu'elle veut. Ce travail enfin est *dénié* par les maîtres causeurs, ces divertisseurs, excellente formule de Castoriadis en 1977, qui préfèrent lui substituer quelques « *grandes gueules* » - le titre d'une émission radiophonique exutoire - désarticulées et vociférantes. Cette désarticulation est aussi un effet induit du spectacle, une façon de démembrer, d'émietter, de particulariser, le spectacle s'attribuant seul le droit d'unifier la bouillie tiède qui doit tenir lieu de penser pluraliste. Ces opérations de dissuasion pervertissent l'expression des mouvements politiques qui cherchent à échapper à cette propagande spectaculaire. La photographie, le soir du premier tour de l'élection présidentielle, du « *philosophe en politique* » (Le « 1 », juillet 2015), Emmanuel Macron, avec le bouffon millionnaire du décervelage de masse, Cyril Hanouna, un des animateurs du grand débat national, restera, à ce titre, un document historique de choix et un sommet de confusionnisme mental. Une immense défaite aussi.

Alors la question se pose en effet : que peut-il sortir de tout cela ? A

priori rien de bon, tant le niveau de malversation des discours est élevé. Le contentement médiocre à une situation qui pourrait être pire, pour ceux qui ne subissent pas complètement ce qu'ils contribuent par indifférence à faire subir aux autres, fait le reste. Pour autant, la République apparaît comme un dénominateur commun, à la fois un principe de justice et la garantie d'un ordre social, à condition que celle-ci retourne à sa légitimité première : la souveraineté populaire. Avant de se donner à un roi, explique Rousseau contre les « *fauteurs de despotisme* », au chapitre V, Livre I, *Du contrat social*, un peuple doit se donner à lui-même. Il s'agit de l'acte premier, constitutif, qui fonde la légitimité des actes législatifs ultérieurs. Quand la question de la légitimité des fondements républicains est posée, et elle est aujourd'hui clairement posée, la logique du contrat social est la seule issue. Cette logique n'exclut pas le soulèvement contre ceux qui la trahissent, les factieux de l'intérêt général.

Un peuple qui se déchire doit se reconstituer, réactualiser son unité. Ce n'est pas une question de sondages mais de cohésion politique. Personne en France n'a intérêt à créer les conditions d'une guerre civile, d'un affrontement des citoyens entre eux pendant que le pouvoir, lâchement, se cache derrière une police de plus en plus militarisée. Les discours martiaux nous y conduisent pourtant. Le suivisme d'une grande bourgeoisie culturelle, cynique et profondément immorale, quand il s'agit bien sûr de préserver ses intérêts en délivrant sa morale provisoire depuis Marrakech, accompagne cette logique mortifère. Ceux qui pensent que nous n'en sommes pas là se trompent : toutes les conditions sont réunies pour que le pire advienne.

Désenfumage IV

« ça suffit ! Chez les opposants politiques, c'est le bal des cons »
(Alba Ventura, RTL, 3/12/2018)

.....

Qui est cette dame ? quelle est sa légitimité ? quelle est sa formation ? quelle est sa profession ? qu'apporte-t-elle à la société ? au bien public ? qui la paie ? combien ? où sont ses analyses écrites ? ses textes ? ses productions ? en a-t-elle ? sur quel fondement repose ses jugements ? Combien d'individus de ce type utilisent un micro pour faire la leçon.

Sans aucune réflexion politique, sans la moindre analyse de fond sur la nature exacte du problème posé, des individus dénués de légitimité intellectuelle se permettent de faire la leçon en éructant leur feinte indignation vertueuse sur les grandes ondes. Ce numéro a pour unique fonction de *simuler la critique* afin de donner à l'auditeur cette fausse conscience éclairée qui sied particulièrement bien à une couche de la population française demi-instruite, demi-éveillée et qui se pique d'irrévérence. En nourrissant un peu plus la défiance vis-à-vis du politique en général, les causeurs pseudo humoristes engraisent sémantiquement la dépolitisation généralisée et son corollaire la violence désarticulée. Tout cela est cohérent. Un ordre politique structuré, républicain, demanderait des comptes à ces petits marquis de l'audimat qui n'ont aucun intérêt à ce que l'on regarde de près la nature de leur commerce et la logique de leurs intentions. Il est bon pour eux, en se payant sur la bête, d'entretenir la confusion mentale au nom de l'irrévérence et de la lucidité. Cette dame n'est personne mais elle désigne le tout. Le tout, autrement dit cette production globale d'insignifiance qui empêche un peuple de se constituer politiquement. Le travail de sape ne consiste pas simplement à augmenter le poids mais à dissuader. Retirant aux citoyens les mots de leur révolte, pervertissant le langage, les causeurs professionnels participent d'un nouveau pouvoir. Le réduire aux actions concertées d'une oligarchie financière est une autre façon de ne pas le penser. N'est-ce pas Juan ?

Les inoffensives nuées

Une chose est certaine : aucun problème de discours en France. Nous sommes incontestablement les champions du baratin conceptuel, les maîtres planétaires des mondanités culturelles, de l'obséquiosité académique et des courbettes épistémiques. Nous excellons dans l'art de faire passer la servilité pour de la profondeur, la cuistrerie pour une vertu sociale et la démence sénile pour la fine fleur de la sagesse des nations. Mesurons la chance que nous avons de vivre dans un pays aussi policé, avec des intellectuels aussi tempérés, garants d'un idéal d'équilibre susceptible de faire tenir une cuillère à thé sur l'auriculaire en en commentant, une belle œuvre reliée derrière soi, la crise de la démocratie. Que demande le peuple ?

Désenfumage V

« Le climat, les inégalités, les nouvelles formes de démocratie, l'Europe... Emmanuel Macron débattrait avec 65 intellectuels, ce soir dès 18h20 en direct sur France culture et en vidéo sur franceculture.fr. »

France culture, 18 mars, 2019.

.....

Il n'est pas si simple d'être à la hauteur d'une telle cour, difficile de traduire dans un langage rationnel ce qui s'apparente plus à une performance Dada ou à un show de prestidigitation avec, au centre de la scène, le président illusionniste en gourou de toutes les synthèses. Cette cour m'a évidemment rappelé à mon pays, la France, cette étrange contrée où l'on peut faire dans le soi, sans vergogne et à la vue de tous. Passée cette juste satisfaction, qu'avons-nous eu exactement en guise de « *grand débat des idées* » ? Un parterre docile d'*intellectuels* aux pieds du maître de toutes les synthèses. Une seule intervention par tête, aucun droit de réponse. Le débat comme soliloque. Chaque potier vante son pot pendant que le héraut de toutes les synthèses rappelle à tous à quel point le gouvernement est bon, juste et sage dans tous les domaines évoqués, du climat à l'immunologie, du social au sociétal, du consensus à « *l'hétéronormativité* », en passant par toutes les cimes de la recherche la plus épineuse. Le monsieur martial de cette ménagerie de cour en crinoline présentait les titres de noblesse des orateurs au président de la République : prix Nobel, collègue de France, normalien. Une présentation typiquement française : on se pâme avec les bons papiers.

Bien sûr, les esprits réfractaires auront toujours beaucoup de mal à comprendre le manque d'estime de soi dont il faut faire preuve pour accepter de participer à ces jeux de bouches quand une colère sourde et profonde monte dans le pays. Ceux qui connaissent la nature de ces milieux, les servitudes qu'il faut porter pour défendre sa place dans ce parterre, sans être surpris, s'étonnent au fond que rien ne change. Tous ces intellectuels au salon, prompts à faire la leçon aux lades, s'accommodent fort bien de la médiocrité du personnel politique au pouvoir. Le concept peine durement à rejoindre la réalité. Un résumé de la relation très française au savoir et au pouvoir : des postures convenues, une déférence hypocrite et une vie des idées conflictuelles inexistantes. Nous sommes bien, avec Patrice Leconte, dans ce ridicule à la française qui fit et fait encore les beaux jours des salons de Paris. Ce qui arrive en France, et qui ne s'éteindra pas avec des lois répressives, n'est pas simplement une énième crise de la démocratie en Occident mais plus profondément une crise de la politique à la française. Emmanuel Macron fut adoubé par la France culturelle, celle qui compte, qui délivre les bons points, qui trace les limites du dicible avec les bons titres de noblesse. La France du bon goût et des belles manières, la France de Molière et des marquis de cour. Ce grand débat des idées est une sorte de cerise sur la pièce montée. Un couronnement ridicule après des mois de contestations sociales historiques. Mais c'est plus essentiellement un nouvelle forme prise par les dispositifs de pouvoir qui a pour fonction d'étouffer la critique intellectuelle. Sous couvert de mettre en valeur la pensée, nous sommes en présence d'un dispositif qui empêche toute intervention efficiente de l'intellectuel dans l'espace public, d'une neutralisation qui devrait nous questionner sérieusement sur ce que devient la réflexivité critique dans nos démocraties marchandes.

Duvet d'oie philosophe

18 heures, 18 avril 2019, chez le marchand de livres Denis Mollat qui viendra en personne recevoir le causeur avant la causerie. Une majorité de femmes dans ce parterre poivre et sel. Un rang derrière : « *le voilà, en plus il est beau et il parle bien ; il a tout pour lui.* » Les dames sont venues voir le médiatique. Celle qui lui tend le micro sur l'estrade commence par rappeler que le livre est étonnement drôle. Le causeur tout sourire : « *je ne pensais pas que mon livre puisse être drôle* ». L'ambiance est bonne. Oignons donc ensemble ces toutes dernières « *morales provisoires* ».

La speakerine surabonde en courbettes. La messe commence comme la venue de l'ange, tombé du ciel dans un duvet d'oies Pourquoi, justement aujourd'hui, écrire des « *morales provisoires* » ? Faire référence à cette formule qui était aussi celle, en 1977, d'un dénommé Bernard-Henri ? Que vaut un livre qui n'est autre que le compactage de chroniques radiophoniques ? Quel est le statut de ce discours, supposé philosophique, qui étrille des hommes politiques de l'opposition ? Y a-t-il un problème d'ensemble ? Un système de pensée ? Des objets réels soumis aux jugements sur lesquels nous pourrions confronter nos évaluations ? Ces bonnes questions ne font pas sens dans un tel contexte promotionnel. Elles introduiraient de fait un décentrement vis-à-vis du causeur, une relativisation de l'immaculée conceptualisation, un effort de pensée peu propice au commerce de l'ange un peu passé.

Il se veut maître des consciences tout en se retirant le droit de prescrire aux autres les fruits mûrs de son « *intranquillité* ». Il est juge des bons points et des arguments vicieux. Il capitalise sur le sens commun qu'il auréole d'un supplément de culture (Proust, Céline, mais le bon) comme on dépose un coulis frais sur une génoise encore tiède. « *Soral est une bête* », le propos glisse comme une pelle à tarte. Qui en veut encore ? Les dames hochent la tête. L'une d'elle, émue, tient enfin son micro. « *Vous êtes beau et vous avez quelque chose à dire aux femmes. Que doivent-elles faire ?* » Le mondain est un dressage, le maintien par ceux qui veulent en être de ceux qui comptent. Le public

ébahi apprend d'ailleurs que le philosophe a quitté *France culture* pour *Europe 1* pour des raisons de pension alimentaire, « mieux payé » Rire.

Désenfumage VI

« Je me souviens d'une séance photos pour un magazine féminin qui consacrait un grand dossier aux « philosophes du moment ». Nous étions cinq zouaves à défiler dans un studio jonché de produits de beauté, sous l'œil d'un photographe qui avait installé en son milieu une petite colonne « à la grecque » peinte en marbre zébré avec laquelle il nous demandait de « jouer », de prendre la pose, d'adopter un « air philosophique », tantôt le poing sur le menton, tantôt les doigts en équerre, l'index sur la tempe et le pouce sous la mâchoire... La prochaine fois on nous mettra peut-être une toge, qui sait ? »

(*Raphaël Enthoven, Le philosophe de service et autres textes, Paris, Gallimard, 2011*).

.....

Que pourrait-on reprocher à Raphaël Enthoven si ce n'est justement d'être « *le philosophe du moment* », le « *philosophe de service* », celui qui affecte un « *air philosophique* » et qui prend la pause, l'être médiatique dans son essence la plus médiatique, le champion du clin d'œil philosophe ? La mise en abîme nouvelle mouture, celle qui loin de nous abîmer nous lustre le blason consiste en ceci : – « moi Raphaël Enthoven, je prends sur moi tout cela, je suis bien le philosophe du moment, le philosophe de service mais pour le *on* ». La mise en abîme façon Breughel, l'ancienne mouture, celle des hybrides et des genèses informes aurait plutôt consisté en ceci : – « moi, Raphaël Enthoven, je cherche, par un texte sur le philosophe de service, à échapper à ma condition de philosophe de service. Ma (petite) mauvaise conscience m'incite à ouvrir les yeux quand ma (grosse) bonne conscience m'oblige à les refermer aussitôt sans quoi je risquerais de m'abîmer pour de bon. » C'est ici que le on (vingt-trois occurrences en italique dans ce texte de huit pages) fait office de planche de salut. Je suis le philosophe de service car le philosophe de service n'est personne en propre, il est une invention du on. Sauvé. Là où la mise en abîme de l'ancien temps nécessitait courage et folie, la mise en abîme nouvelle mouture est sans danger pour l'esprit ; elle est accessible aux plus malins des dupes : tout ce que tu diras de moi je l'ai déjà dit de moi-même parce que je suis plus malin que toi, moi le champion de la mise en abîme. Idéologie de l'irresponsabilité et de la débandade, du n'importe quoi et de l'irréel où la pseudo conscience de soi-même fait office de réalité pour tous.

La question à se poser serait celle-ci : qu'est-ce qui peut mouvoir encore le maître causeur dans ce bouillon qu'il qualifie lui-même de « *démocratie fatiguée* », sans réfléchir d'ailleurs sérieusement à la raison de cette supposée « *fatigue* ». Bernard-Henri, Jean-Paul, André avaient pour eux, à la fin des années 70, la volonté, non dénuée de visée publicitaire, de révoquer les maîtres penseurs tenus pour « *les vrais fourriers de la thanatocratie* ». Mais le maître causeur ? Que révoque-t-il lui qui accepte tout pour une pension, pour un dîner en ville avec Denis et une bonne place à Roland-Garros (allusion au texte drolatique de François Nourissier publié dans le *Figaro-Dimanche*, le 5 juin 1977, « *Les philosophes à Roland-Garros* »). Peut-être le sentiment d'en être, de participer aux bruits du monde tout en préservant sa belle âme des jugements vulgaires.

Les maîtres causeurs

Au fond, peu importe l'objet, ce n'est pas à cela que sert le maître causeur. Sa réussite est de nous inviter, par une séduction, pénible pour celui qui ne perd pas de vue la logique du propos, à *penser à côté*. Les thèmes, des marottes médiatiques, sont l'occasion d'un discours convenu, trémolos et grands gestes, sur l'anti-racisme, le féminisme, la démocratie etc. Un propos suffisamment général pour ne pas se risquer sur l'écueil du réel. Une causerie qui raffole des pseudo-contradicteurs, des invectives confuses que le hâbleur compile pour faire valoir sur elles et à peu de frais l'ampleur de sa lucidité. On s'accorde ici ou là sur quelques évidences. La superdoxa, nous y reviendrons, n'est pas toujours à jeter. Elle remplit son office quand le temps manque pour en faire la genèse. Le maître causeur ne pense pas des problèmes, il dit ce qu'il faut penser de ceux qui font problème.

Jean-Paul Enthoven fut en effet un des premiers, dans les colonnes du *Nouvel Observateur*, à soutenir le livre de Bernard-Henri, *La barbarie à visage humain*, et sa morale provisoire. Un soutien qui prit la forme d'un appel à la sagesse et à la lucidité : « *le plus sage est de hâter la lucidité publique et de ne plus se payer les uns les autres avec de la monnaie de singe.* » La monnaie dont il est question se sont évidemment les idéologies politiques, marxistes en premier chef, mais pas seulement. « *Cela passe peut-être, ajoute le père du maître causeur, « par une critique de ce socialisme porteur d'espérance et de foi, et qui, à force de se heurter à l'histoire, s'est confondu avec la somme des illusions que ce livre dénonce.* » Dénoncer ne veut surtout pas dire opposer une idéologie à une autre. Le causeur médiatique, fils du père, est beaucoup trop « *intranquille* » pour se satisfaire d'une telle rigidité dogmatique. Ce sera donc, comme il y a quarante ans, « *morales provisoires* ». Reste la chute : « *la critique devient un genre recommandé. Ce livre a le mérite de nous attendre là où nous risquons bien d'arriver. Essoufflés.* » Quarante-deux ans après l'affaire des « nouveaux philosophes » et la réponse à *L'archipel du Goulag* par des

morales provisoires, nous ne sommes pas simplement essoufflés mais complètement exténués.

La ligne d'arrivée déjà loin, nous nous retournons pour mesurer l'ampleur du piétinement et de la stérilité. Sous couvert de lucidité, les fils et filles de la génération de Jean-Paul Enthoven, revenue d'elle-même, servent depuis longtemps déjà une soupe insipide à des oreilles encirées. Quelle révolte de l'esprit peut naître de tout cela ? Aucune

Désenfumage VII

« Je trolle le système »

Marlène Schiappa, Secrétaire à l'égalité hommes femmes, *Public Sénat*.

.....

Que toute cette mascarade de débat serve au moins à cela, à divertir le peuple, comme jadis il l'était. Le peuple, au fond, n'est pas bien regardant. Il veut du bon spectacle pas des oies philosophes et des nuées dociles, des pseudo philosophes ou des cuistres rampants. Peut mieux faire je dirais. C'est à se demander si eux aussi, ma foi, ne font pas tous partie de ce piètre opéra. Le rappel peut-être, est-ce encore dans la pièce ? Êtes-vous donc sincères en pensant qu'il pourrait sortir de tout cela autre chose que des pets ? Non, quand on joue une pièce en plaçant sur la scène des bouffons déguisés en hommes politiques, menteurs impénitents d'un pouvoir qui pourrit, il est bon d'assumer de jouer la comédie. A ce prix, je l'accorde, l'entreprise est jolie. Elle se gâte quand les torsos se bombent en rappelant la loi sans enlever la clochette, en prenant la bouffonnerie au sérieux et le public pour un parterre de gueux dépourvu des vertus que l'on s'accorde à soi.

La bouffonne et sa cloche n'a rien à dire au peuple. Personne ne lui demande d'éclairer le parvis ou de faire la synthèse dans son petit esprit. Puisqu'ils sont là pour ça, pour jouer la comédie, Hanouna, Macron, Schiappa et compagnie, en masquant le cynisme de leur économie, qu'ils saluent le public et qu'ils quittent la scène. Lumière, rideau, la comédie s'achève. Des coulisses on entend d'un son déjà lointain : *je trolle le système*, *je trolle le système*. Et puis plus rien.

Ne pas avoir des avis à émettre mais des divergences radicales à faire valoir, non pas des doléances à écrire mais des combats à mener. Les résultats de ces affrontements ne sont pas connus à l'avance contrairement à ceux des débats. Seule l'irréconciliable divergence peut

faire apparaître du nouveau. Le reste n'est qu'une énième neutralisation, le dernier chantage au bien d'une époque exténuée. Chantage médiocre mais efficace : votre horizon est celui de la guerre, voici le viatique des débatteurs. Philippe Muray vise juste quand il rappelle Hegel en faisant de la contradiction le réel même. Plus de contradiction, plus de réel. Tout le reste en découle.

Alors que nous reste-il ? Faire échec au débat, faire obstacle par tous les moyens possibles aux monstruosité dissuasives que les « modernocrates », comme Philippe Muray les nommait, concoctent pour notre plus grand bien. En ce sens, nous sommes, pour des raisons étayées, radicalement réfractaires au débat. Non pas à l'idée d'une possible entente réflexive entre gens de bonne volonté (ce n'est jamais de cela qu'il s'agit, vous vous en doutez bien) mais à celle aberrante du salut par le débat. Notons la proximité entre la guerre infinie de Georges Bush et le « *débat permanent* ». Le débat, l'autre façon de faire la guerre à ceux qui ne jouent plus le jeu. Dernier chantage qui les concentre tous : le grand débat national.

La seule tâche qui puisse être encore digne : dresser le portrait des soumissions de l'époque. La participation aux débats en est une. L'empressement du public à garnir les salles des fêtes pour causer au premier claquement de doigts d'un pouvoir décadent reste un motif d'étonnement. Les hommes veulent en être, de la fête, des débats. Cocher des consultations bidons, poster leurs doléances sur des serveurs poubelles, être force de proposition au sommet de leur impuissance politique. Il faut savoir s'approprier les outils, nous dit-on. Retour à l'envoyeur, c'est autrement plus sain. Manipuler des instruments d'atrophie mentale usés jusqu'à la corde peut nuire à la santé. Méfiance. Inquiétant de croiser la route d'un de ces débatteurs, de voir à quel point ses yeux s'illuminent quand il s'agit de répondre à une demande, d'abonder dans le sens de l'humiliation consentie. Car il ne suffit pas aujourd'hui de bousiller ce qu'il reste mais de rendre les agents complices du massacre en leur faisant miroiter une autonomie qu'ils ont perdue depuis longtemps. Être acteur de sa dévaluation symbolique. Le beau projet d'émancipation que voilà.

En face, n'ayant rien d'autre à proposer que le chantage aux extrêmes pour imposer leur bouillie, les potentats bombent le torse : défense de *la République*, de *la démocratie*, de *la liberté*. Ceux qui ont encore des oreilles ne veulent plus rien entendre. Ces mots, dans la bouche des fossoyeurs, sont devenus des bruits et ces bruits des menaces pour ceux qui cherchent encore quelques moyens ironiques susceptibles d'abattre symboliquement des usurpateurs qui feignent de défendre ce qu'ils trahissent. Désserter le faux sérieux des démocrates en carton pâte, des tristes menaçants, pour se rappeler au rire qui dissipe les mauvaises fumées, à la satire qui les capture. Emmanuel Macron à *Libération* le 31 janvier 2019 : « *Si être gilet jaune, ça veut dire qu'on est pour que le travail paie plus et que le Parlement fonctionne mieux, alors je suis gilet jaune* ».

Déréalisation

Comment réintroduire de la contradiction, ce que les anciens appelaient de la dialectique, au milieu des maîtres causeurs, des camelots, des marchands de mots et des enfumeurs ? Remettre du *réel* en face des maîtres causeurs. Cette réintroduction n'a rien à voir avec l'hyper réalité saturante dont nous sommes quotidiennement abreuvés. On ne peut réintroduire du réel, donc de la contradiction, sans faire appel, c'est là le plus grand défi, à un imaginaire de délivrance qui use de la *fonction de l'irréel*. C'est aussi pour cette raison que l'imaginaire de l'asphyxie est ici convoqué. Le réel a besoin de l'irréel, d'être *symbolisé* à bonne distance pour apparaître. Nous devons nous déprendre par conséquent des simulations immédiates du monde pour le retrouver, abattre les simulations de pensée qui les accompagnent pour le faire jaillir à nouveau. Travaille que seule peut accomplir une authentique *imagination critique en situation*. Cette déprise et ce jaillissement sont solidaires. La critique est en cela une disposition fondamentale de l'esprit à *restaurer quelque chose*. Il est évident que cette restauration sera symboliquement violente. Nous avons beaucoup trop concédé, la glace à briser est épaisse et les systèmes dissuasifs puissants.

Depuis des années, un nombre considérable de faiseurs sont préservés de la critique, cachés derrière des thèmes soi-disant au-dessus de la mêlée. Il faut bien comprendre que cette logique de dépolitisation des idées - il n'y pas de politique sans contradictions et sans signification d'une réalité - est au cœur du problème. Depuis des décennies, de très nombreuses productions culturelles, à la télévision, à la radio, dans la presse écrite, estiment ne pas avoir de comptes à rendre à une forme de critique qui ne se contente pas de consommer de la culture mais qui la juge aussi du point de vue de ses effets politiques. Cette indifférence à la contradiction était d'autant plus aisée que les discours de dépolitisation, ces offres divertissantes pour un public docile et fort peu exigeant sur le fond, bénéficient de larges appuis médiatiques eux-mêmes fermement établis sur les ruines de la pensée critique.

Depuis trois décennies, le travail de démolition a consisté à réduire la critique à n'être qu'un point de vue, une opinion, une perspective parmi tant d'autres. Il est bien venu d'afficher dans les dîners en ville son « *scepticisme tranquille* », son « *intranquillité* », son camusianisme mondain. L'idéologie de l'incertitude – l'incertitude devient une idéologie quand elle empêche de structurer des discours qui interrogent le fonctionnement des instruments de légitimation – fait suite à la morale provisoire des années 80. De la critique marxiste à la morale provisoire, de la morale provisoire à l'incertitude définitive. De la contestation politiquement articulée aux règnes sans partage des petits sophistes de la culture. Quelques noix creuses, des marottes usées, la plus usée de toute étant évidemment *l'anti-fascisme*, quadrillent cet espace cotonneux. Aucune puissance réflexive, aucune force. L'asphyxie advient quand nous devenons incapables de respirer spirituellement dans ce marasme.

Cette situation calamiteuse, car stérile, doit être décrite et combattue. Pourquoi ? Pour instaurer la dictature du prolétariat ? Certainement pas, soyons moins ambitieux et autrement plus réalistes. Les régimes autoritaires qui crient au complot dès qu'une objection devient gênante ou qui psychiatrisent les critiques qui touchent leur cible ne sont pas enviables. Ils ne sont pourtant pas complètement étrangers à ce que nous connaissons... Il arrive que la critique rencontre une certaine sensibilité à l'injustice, une forme de morale que nous n'avons aucune raison de dissimuler sous le tapis de la bienséance. Non pas, là encore, pour en faire un petit thème apéritif dans un boudoir feutré propice aux causeries mais pour lui donner une consistance réelle en situation. Les idées philosophiques, n'en déplaise aux enfumeurs, ne sont pas seulement des prétextes pour mettre en scène son art de la parole mais recouvrent d'inquiétants problèmes pour celui qui prend la réflexion au sérieux.

Au-delà du plaisir et de la morale, nombreux sont ceux qui étouffent dans un univers mental non contradictoire. Peut-on en effet vivre dans un monde strié de contradictions réelles, d'injustices manifestes concrètes et consommer à ce point des discours hors sol sur *la démocratie, la liberté ou la philosophie* ? Peut-on accepter de se voir

accuser de faire des procès d'intention quand nous réclamons un juste droit à la contradiction et à l'affrontement dialectique, quand nous sommes tout simplement au travail ? Rien de plus qu'un juste droit de réponse. Nos ennemis, car ils le sont, sont-ils capables d'un début de probité ? Ont-ils la force d'entrer dans l'arène ou se contenteront-ils jusqu'à la fin des fins de leur culture en coton-tiges à distance du problème posé ?

Désenfumage VIII

« A Bordeaux, on adore philosopher autour d'un cognac.

On aime s'entourer de bons bouquins porteurs d'histoire, de réflexion et d'évasion. je voulais créer un lieu très personnel pour un couple qui a besoin de se déconnecter du rythme effréné de la vie soumise aux médias envahissants. Offrir un espace dédié aux valeurs fortes et pérennes comme la culture et la qualité, un endroit intemporel porteur des témoins de leur histoire et de leur style de vie. »

Publicité IKEA, Bordeaux, 2018

.....

Etonnant. En deux décennies, la quantité de discours qui se revendiquent de cette discipline de pensée a littéralement explosé. *La philosophie* est partout, en colloques et en coliques, même et surtout chez IKEA. Oui, nous déclinons, c'est vrai. Et alors ? Toutes les époques déclinent. La nôtre décline philosophiquement. C'est déjà pas mal. Une dégringolade universelle et philosophique, c'est tout de même quelque chose non ? Bien sûr, je vous entends, caché derrière un fauteuil *ülmo* et un coussin *trinkdal* : il reste la culture G. Ah la culture G, quelle belle chose que voilà, quel beau point ! La dernière bouée, le kit de survie élémentaire pour pouvoir vendre avec un peu de style des tringles à rideau *ülvi* et des couvercles de toilettes *zükmu*. On ne peut tout de même pas prétendre être « *interior designer* » chez Ikea sans connaître les mots « *philosophie* », « *réflexion* » et « *valeurs pérennes* ».

Comprenons, chers amis résistants de la dernière heure, le tragi-comique de ce qui se joue là. Tragique car nous savons, au plus profond de nous, que les marchands ont gagné et que cette victoire, médiocre au demeurant, reléguera très bientôt nos scrupules dans des culs-de-basse-fosse. Comique, car ne négligeons pas, tout de même, le potentiel humoristique de la période. Si nous parvenons à faire quelque chose de ces petits moignons de textes, à créer avec ceci, une partie de l'enfumage s'éloigne comme par enchantement.

Comment en sommes-nous arrivés là ? Question légitime quand on lit Grosz, Adorno, Kraus et bien d'autres, quand on utilise, sans connaître ces illustres prédécesseurs, sa jugeote. Comment avons-nous pu accepter une telle liquidation de la pensée contradictoire ? Comment vivre autrement qu'au ralenti avec aussi peu de force et autant d'incertitudes tranquilles ? Où en sommes-nous exactement avec l'homme ? Que se passe-t-il ? Qu'est-il en train de nous arriver ? Si nous ne parvenons plus, par faiblesse et anémie, à faire vivre de la contradiction, à créer des zones radicalement dépressionnaires, nous n'aurons bientôt plus la force de vivre tout court. L'étouffement sera terminal et définitif. La dépolitisation des discours, la disparition de l'affrontement irréductible, cette réversion effrayante du négatif dans le positif, n'est pas une broderie littéraire mais une condition de notre existence.

Frime orale

Dire d'un homme qu'il ne parle pas comme un gitan, utiliser le sobriquet « *jojo* » pour qualifier ce que l'on croit être le bas peuple, laisser entendre que des centaines de milliers de citoyens français sont manipulés par quelques puissances occultes, voilà pour l'indigne. Ces petites phrases lancées à la volée n'expriment au fond que la démesure du moi. Une forme inédite de frime orale. Il serait pourtant naïf de ne les attribuer qu'à un seul homme, président de la République de son état. Nous sommes en face d'une tendance lourde que l'on retrouve partout, des métiers dits de la communication à ceux de l'enseignement.

Désenfumage IX

« *Bam* »

Léa Salamé, animatrice politique à Benoit Hamon suite à une remarque de Marlène Schiappa sur la « *faiblesse* » de son score à l'élection présidentielle de 2017.

L'émission politique, France 2, 24 janvier 2019.

.....

Écoutons cette animatrice d'un talk-show politique qui agrmente d'un « *bam* » buccal et d'un rictus pénible les propos méprisants d'une chargée de communication, secrétaire d'État, à l'adresse d'un homme politique qui a recueilli plus de deux millions de suffrages au premier tour d'une élection présidentielle. Qu'est-ce qui l'autorise à se comporter de la sorte ? Si des animatrices politiques peuvent se permettre de telles sorties, pour quelle raison se plaindre d'un président de la République que affirme que les « *gitans ne parlent pas comme ça* » ? Affirmation qui fait de la façon de dire le plus puissant des marqueurs sociaux, un critère ultime de distinction.

Il va de soi que ce « *bam* » buccal assorti d'un sourire convenu ne sera pas un objet de pensée pour les multiples théoriciens de cette fameuse « *crise de la démocratie* ». Il est pourtant fondamental. D'autant plus asphyxiant qu'il est quasiment imperceptible, il entérine l'inversion du rapport de force entre la vacuité médiatique et le politique, inversion qui valide en retour l'indifférence méprisante à l'égard des politiques. Mélange de bêtise et de prétention, il trouve sa vérité dans la médiocrité de l'époque plutôt que dans les pages d'Hannah Arendt ou Claude Lefort. Nous sommes plus proche de Barthes (barthes par Barthes, 1975) : Car l'opinion n'est pas triomphaliste, « *elle se contente de régner ; elle diffuse, elle empoisse ; c'est une domination légale et naturelle ; c'est un nappé général* ». Bam bam ?

La frime orale est un mélange de techniques de communication et de séduction vulgaire. Seul l'effet compte. Jusque ici relativement épargnée, l'Éducation nationale formera désormais à l'art de frimer avec sa bouche. A partir de 2021, un *Grand oral* façon « *science po* » viendra couronner le baccalauréat. Un dénommé Cyril Delhay, « *professeur de l'art oratoire* » dans cette école privée qui délivre aujourd'hui ces directives au ministère de l'éducation nationale sans émoi, se voit « *chargé de mission pour préciser d'ici fin mai les modalités du Grand oral et de tout ce qu'il est possible d'enseigner depuis la maternelle jusqu'à la Terminale* ». (@Eduscol) Cette information qui ne fera pas les gros titres provient directement du site de communication du ministère de l'éducation nationale. Relisons : « *tout ce qu'il est possible d'enseigner depuis la maternelle jusqu'à la terminale* ». Interventions auprès des entreprises, de la haute fonction publique, des enseignants, des artistes, des conférenciers, « *depuis la maternelle jusqu'à la Terminale* ». Difficile de ratisser plus large. Le maître causeur est transversal et œcuménique. Les recommandations de l'inspection académique pour l'enseignement de spécialité « Humanité, littérature, philosophie » vont dans le même sens : « *En classe, une part significative du travail concerne l'oral – cela en perspective du « grand entretien* » (Recommandations conjointes des groupes Lettres et Philosophie de l'IGEN, Février 2019). La continuité est donc parfaitement établie entre les techniques oratoires susceptibles de vendre une voiture ou un produit bancaire et la formation de l'esprit dans l'école républicaine. Dans les deux cas, les mêmes maîtres causeurs sont à la manœuvre. Faire en sorte de ne pas parler « *comme un gitan* » en sortant de l'école ?

Est-ce une surprise, les professeurs qui arrivent encore un peu à intéresser leurs classes ne font ni de la culture générale (personne ne s'intéresse aux amas informes), ni de la communication (les élèves ont vu trop de publicistes pour les accueillir favorablement), ni des formations au débat (celles-ci ne passeraient pas l'année et l'épreuve du brouhaha généralisé). Ils s'efforcent de penser devant et avec leurs élèves, de les instruire, de les former intellectuellement. Il se risque à la maîtrise de la pensée. Autant de valeurs et d'exigences aux antipodes de

la frime oratoire. Cet effort n'a pas de prix car il échappe au marché. Mais, comme l'écrit à juste titre *Annie Le Brun* dans *Ce qui n'a pas de prix*, « *c'est la guerre, une guerre qui se déroule sur tous les fronts et qui s'intensifie depuis qu'elle est désormais menée contre tout ce dont il paraissait impossible d'extraire de la valeur.* » Jamais nous n'avons eu de tels ventilateurs idéologiques à la tête de l'éducation nationale, une idéologie qui consiste à promouvoir le bavardage et les formations au blabla rentable. Cette orientation est conforme avec un nouveau marché de l'oralité et de la séduction.

Perchépolis

Face au cynisme ambiant, un sentiment pénible peut naître : celui d'engager une bataille vaine contre une armée de flans. Au risque de se perdre. De l'étude partielle de ces amas spongieux, comment pourrions-nous sortir vainqueur sortir vainqueur ? Cette question a-t-elle un sens ? Vainqueur contre quoi, contre qui ? Pour quelles conquêtes ? La conscience aiguë de vouloir résister à l'engourdissement prend la forme d'un combat. Le cynisme contemporain, imprimé, diffusé, vendu partout, si l'on met de côté la logique marchande, cette grande esplanade pour nos combats de catch, n'a pas de lieux précis, de terrains de prédilection, encore moins de zones franches. Il est dans l'air, ce qui rend les raisons de son étude forcément vaporeuses. Dresser une liste des cyniques du nouveau monde n'a aucun sens. Autant rééditer l'annuaire. La réduire à quelques-uns n'en a pas plus. L'arbitraire n'a jamais fait système. Mais il reste bon de nommer afin d'illustrer le problème. La désignation *ad nominem* n'est pas un acte anodin, elle vise l'homme en le rappelant à la responsabilité de son discours. Elle n'aspire pas seulement à toucher l'ego mais à le réveiller. Elle le convoque et l'assigne à la fois. Celui qui porte un discours public, l'éducateur, le critique, l'intellectuel, l'humoriste, le philosophe, ne fait pas seulement qu'exposer, il s'expose à des chocs en retour. C'est aussi à cela qu'il aspire. Non pas simplement à faire sa promotion, à se vendre, mais à être lu, entendu, évalué, jugé sur pièces. Que vaut une pensée qui refuserait d'être pensée, un jugement qui prétendrait se situer au-delà de tout jugement, une critique qui condamnerait à l'avance toute critique ?

A Perchépolis, les producteurs de discours, d'humour ou de biens culturels, d'un perchoir au suivant, n'ont pourtant pas pour habitude de justifier le bien-fondé de leur position. Ils offrent, au mieux, le spectacle de leur dénégation, à condition que ce soit eux qui fassent le travail et en récoltent les bénéfices. N'étant dupes de rien, et surtout pas d'eux-mêmes, ils montrent à tous les chemins de la lucidité. Ebahis par ces vedettes, ces noms connus, les habitants de Perchépolis ont gagné le droit de ne plus juger, cette vieille manie. Une velléité subversive ? A

quoi bon, à Perchépolis les subversifs sont aussi à la cour des palais. Une critique, une objection ? Celle-ci fera partie du prochain spectacle. Vous contestez la valeur du produit ? Faites le vôtre. Le philosophe médiatique, accessible et démocrate, porte l'étendard de la pondération cathodique. Le publiciste honnête m'apprend que tout est dans la publicité, surtout lui. L'hédoniste médiatique m'enseigne qu'il est préférable de prendre du plaisir. Bref, chacun se représente et cherche à se faire fructifier. Sans conteste.

Dans cette logique, la critique intellectuelle s'apparente plus à de la diffamation économique qu'à une entreprise légitime de clarification et d'analyse. La satire est restreinte au seul domaine de la bouffonnerie sans conséquence, du seul spectacle. L'interprétation simpliste en termes de ressentiment ou de jalousie est conforme à cette tendance : la délégitimation de l'adversité intellectuelle perçue aujourd'hui comme une attitude belliqueuse et stérile. Au mieux irrationnelle, au pire contreproductive. Ce qu'elle est d'ailleurs mais au sens noble, dans la mesure où elle refuse de faire des œuvres de l'esprit une dépendance du marché des biens et des services. Irrationnelle, si l'on entend par là tout ce qui ne rentre pas dans la logique d'une rationalité calculatoire, intéressée et stratégique, cette raison instrumentale essorée de toute réflexion sur les fins et les valeurs. « *Tout le monde sait que cela ne vaut pas grand-chose, qu'il ne s'agit pas d'œuvres mais de produits. Vous perdez votre temps.* » En d'autres termes, celui qui cherche à poser le problème fondamental de la valeur de ces discours dominants risque de passer pour un imbécile, là où l'indifférence apparaîtra comme la fine pointe de la lucidité, la morale supérieure des forts, ceux à qui on ne l'a fait pas. Sans pour autant me donner les moyens de discerner l'œuvre du produit, l'insignifiant de ce qui ne l'est pas, cette indifférence conduit inéluctablement à renvoyer ce qui façonne les jugements du plus grand nombre dans l'insignifiance. L'attitude dégagée de la belle âme rejoint ainsi la logique du marché, à savoir son cynisme. *Les œuvres de l'esprit, en tant que produits culturels, n'ont pas d'autre valeur que celle que le public leur donne. Insignifiantes ou pas, il n'y a aucune raison qu'elles rendent raison d'elles-mêmes à partir du moment où elles ont trouvé leur part de marché.* Perché.

Désenfumage X

« Eh bien, oui : ce schizophrène bisexuel a INVENTE, vous m'entendez, INVENTE le roman du XXI^e siècle et n'a pas l'intention de changer de fusil d'épaule. Sa force est justement de ne pas ses déjuger, de creuser le même sillon, toujours plus superficiellement profond. Aucun écrivain de la planète n'ose aller aussi loin dans l'étalage du N'IMPORTE QUOI. Bret Easton Ellis enfonce toujours le même clou : il n'écrit pas pour nous plaire, il écrit pour nous crucifier. Il est l'auteur le plus radical et intransigeant que je connaisse. Et voici ce qu'il nous dit : la réalité n'existe plus ; la justice est illusoire ; tout le monde veut être un top model ; la seule manière de différencier les habitants de cette planète est le logo sur les vêtements ; on attrape froid dans les restaurants à la mode ; les VIP perdent la mémoire ; la drogue et le sexe sont des palliatifs provisoires ; seul le meurtre est distrayant ; les deux seules choses qui comptent sont le fric et l'éjaculation dans des orifices étroits ».

Frédéric Beigbeder, *Premier bilan après l'apocalypse*, à propos de *Glamorama* de Bret Easton Ellis, Paris, Grasset, 2011.

.....

A quoi sert le Beigbeder-Ellis-orifices-étroits ? A décerveler. Le torero qui entre dans l'arène sait que la réalité existe ; un père qui récupère la garde de son enfant sait que la justice n'est pas illusoire ; toutes les femmes ne se rêvent pas en cintres ; les hommes se différencient par bien autres choses que la marque de leur slip ; il est toujours possible de ne pas aller manger dans un restaurant à la mode ; c'est quoi un VIP ? ; la drogue et le sexe n'ont de rapport que pour ceux qui se droguent ; le meurtre est rarement distrayant pour la victime ; les deux seules choses qui comptent, pour un crétin décérébré, se sont sûrement le fric et l'éjaculation dans des orifices étroits.

American psycho est un roman total, une œuvre « indépassable », ajoute Beigbeder. « *Tout est là : la puissance du capital, la maladie mentale de Wall Street (vingt ans avant la faillite de Lehman Brothers), la violence sadienne, l'érotisme tordu des enfants gâtés de l'Amérique, la solitude urbaine, l'humour noir glaçant, le cynisme confinant au nazisme.* » Le cynisme est indépassable, *American psycho* pousse le cynisme jusqu'au nazisme, *American psycho* est donc indépassable. « *Vingt ans après sa publication, American psycho continue de congeler toute la littérature du siècle suivant. American psycho n'a pas seulement prédit l'apocalypse : ce texte est l'Apocalypse de notre temps. Or Apocalypse signifie Révélation. Après Psycho, que se passera-t-il ?* » Le constat, je l'admets, est cruel mais qu'*American psycho* excite le voyeurisme morbide d'un cynisme pervers qui se tient à la fine pointe de la société techno-marchande, dans sa version cyber-nombriliste, ne nous enseigne pas sur l'état de la littérature.

Cynisme mou

L'ambition démesurée consiste à vouloir révéler ce qui est dans l'air, non pas une idée mais une ambiance, une tonalité transversale des discours et des pratiques responsable d'une forme inédite d'asphyxie. Ou encore, ce qui est le résultat implacable de l'inconséquence et de l'irresponsabilité contemporaine, de l'absence de relation entre les discours et les pratiques. Cette ambition impose une méthode : s'enquérir de l'ambiance, de son parfum, de ses modulations en ouvrant les yeux sur des objets étranges, furtifs, à demi-existants. Des formes spectrales. Incontournables pour qui veut illustrer le propos. Se pencher sur ce qui se dit, se fait, ce qui s'écrit dans une sorte d'inconscience et de somnambulisme collectif suppose de ravalier au préalable le préfabriqué des hiérarchies de valeurs : culture légitime contre-culture illégitime ; vraie littérature contre fausse monnaie ; grand film digne d'intérêt contre petit film sans prétention. Le sol est incertain, le lieu à peine pensable, l'espace flou. Loin d'une odyssée, plutôt canotage dans la zone mitoyenne. Au fond, nous pataugeons à l'endroit même où sont posés nos pieds.

Sous couvert de critique et de dérision – ou d'une critique devenue dérisoire – c'est un conformisme poseur et narcissique aux antipodes du cynisme grec qui s'affiche et se vend. Une *cyniformisation* par le bas, un nouveau conformisme aussi poisseux qu'envahissant. Dénoncer l'accumulation en accumulant, singer les courbettes en courbant l'échine, railler la course au succès un œil sur le chiffre des ventes et l'autre sur le nombre d'entrées en salle. Rien n'est incompatible, aucune contradiction, cette vieille idée de dogmatique. Ricanez, ils ricaneront encore plus forts. Raillez, ils railleront un ton au-dessus. Visez-les, ils tendront le poitrail à moins que votre trait ne menace leur compte en banque. Peu probable, limite du pouvoir des mots. L'irrévérence a bien souvent l'étroitesse du portefeuille. Ce que travestit ce grand marché des non dupes c'est justement la possibilité d'une forme critique qui serait autre chose que la confirmation indirecte de l'ordre existant. Ne pas

jouer le jeu tout en offrant un surcroît de puissance, une séduction d'un autre ordre. Une alternative moins morale qu'il n'y paraît.

Les cyniques du nouveau monde ne vont tout de même pas prendre au sérieux les idées, que l'on sait incertaines, quand la réussite leur tend les bras. La réussite ou la promesse de l'orgasme. « *Comment toutes ses belles déclarations abstraites se traduisent-elles dans la vie quotidienne et sexuelle?* », s'interroge gravement Michel Houellebecq. La question est aujourd'hui à ce point frappée au coin du bon sens et des organes génitaux qu'elle se vide de sa charge supposément critique et provocatrice. Le pétard, dix fois mouillé, n'est autre que la morale, particulièrement triste au demeurant, de notre temps. Savoir glauque et organique, confidence à lubrifier sur place. Le cynisme génital, et son proche cousin le cynisme gastrique, sait que la réussite en passe par

Désenfumage XI

Les hommes cherchent uniquement à se faire sucer la queue / Autant d'heures dans la journée que possible / Par autant de jolies filles que possible. En dehors de cela, ils s'intéressent aux problèmes techniques. / Est-ce suffisamment clair? »

Michel Houellebecq, extrait de poème, *Mémoires d'une bite*.

.....

En présence de telles choses, le recours aux catégories morales de la raison pratique manque un peu de mordant. La nourriture rance et périmée, me soufflerait Diogène, le cynique grec, ça se rend, ça ne se pense pas. Avons-nous d'ailleurs d'autre choix que celui d'en passer par le corps pour évacuer cette faiblesse-là ? Rien de plus sain que la crudité cynique, somatique, celle qui renvoie l'esbroufe dans son écuelle. Mais cette antique réaction stomacale n'est-elle pas la conséquence plus secrète d'une blessure, celle de devoir fricoter avec une époque qui, pour être incapable d'être un tant soit peu morale, spirituellement affectée, ne parvient même pas à proposer en retour un cynisme digne de ce nom, un beau cynisme, solaire et rayonnant, affirmatif et curatif. Qu'avons-nous à la place ? Un cynisme glauque, agrégations perverses et nauséuses de jouissances cochonnes et de petits clins d'œil. Cynisme génital et cynisme décoratif, cynisme surgelé, mondain, épuisé, mollasson, trop faux pour être probe et bien trop sérieux pour nous séduire encore. Cynisme de publicitaire, de malins, de poseurs poudrés, en surface et en profondeur. Cynisme de cuistres et de sans talents, cynisme visqueux. Cynisme sans estomac des tubes postmodernes et des cloches à vide. Pouah.

Quantité de bons livres furent écrits sur le désenchantement du monde, le nihilisme ou l'effondrement du sens. En proportion, très peu se sont penchés sur le type d'homme qui pouvait surnager dans ce maelström d'insignifiance, y barboter sans scrupule. Encore moins que ce peu ont pris pour sujet sa mauvaise foi, sa vie spirituelle dégradée, la généalogie de son immoralité.

Faites ceci, goûtez cela, jouissez par ici et puis jouissez par là ; vous serez enfin libres et heureux à la fois. Ces niaiseries saupoudrées à une population grisâtre, peu outillée pour goûter aux plaisirs dévastateurs d'une pensée sans filets, seront aussi les premiers enfumés par le cynisme mou, ce nouveau monstre. Un monstre sans limite, sans frontière susceptible de prendre toutes les formes, infiniment plastique. Ce monstre mou n'affirme pas, il empoisse. Il sature tous les espaces. Nous le connaissons tous. Son triomphe est de ne plus laisser la moindre place à la critique, à la distance réflexive, à la pensée qui ne joue pas le jeu. Il n'a pas à combattre, il se répand. Le cynisme mou n'est pas exactement un *objet* de pensée mais une forme de la pensée qui se traduit par une incapacité croissante de nous en détacher.

Bouillie sensible

Le philosophe grec Platon nous rappelle, dans son *allégorie de la caverne* (*République, Livre VII*), que le lieu sensible est aussi celui des ombres et des simulacres. Dans la caverne, le reflet tient lieu de réalité, les impressions vagues font office de certitudes indiscutables. Est sensible tout ce qui n'est pas intelligible, tout ce qui se refuse à la rigueur du logos, ce discours ordonné et réfléchi sans lequel la philosophie ne serait plus qu'un mot pour faire joli dans des séminaires d'entreprise et des petits magazines philo. Le respect de la sensibilité d'autrui peut dissimuler un profond rejet de la critique et de la réflexion. Platon est le premier à ne pas respecter celle des hommes prisonniers des ombres au fond de leur geôle souterraine. Sans cette première offense, il y aurait jamais eu de philosophie. Alors que penser de ceci ? « *Ne mépriser la sensibilité de personne. La sensibilité de chacun c'est son génie.* » (Charles Baudelaire, *Les fusées*). Le trait est beau mais l'idée dérisoire si elle n'était portée par celui qui l'énonce. Ce qui dérange dans Platon, nous flatte chez Baudelaire. Le premier bouscule les ingénus, le second s'émeut de son génie. Mais tous deux sont étrangers à cette demande lancinante et moderne d'un respect dévot de la sensibilité d'autrui, cette pâte étouffante en trop grosse quantité. Car derrière cette grande plainte de l'individu affecté se cache une puissante envie de pénaliser la pensée. Un mouvement très inquiétant qui, à terme, nous conduira à nous agenouiller devant la sottise massifiée des veaux à condition qu'elle soit douce au cœur. La variété de tomates « *cœur de bœuf* » a sûrement de l'avenir.

L'atteinte à la sensibilité individuelle devrait être ainsi réprimée au nom d'un respect de la différence émotionnelle. Entre autres, pour les croyances religieuses, mais pas seulement. Non pas une différence d'idées ou de visions du monde, dont la confrontation pourrait être encore rationalisée, mais une différence de nature elle-même indiscutable. Touche pas à ma croyance. L'irrespect de la sensibilité devrait être dès lors condamné moralement, « avec force » comme on dit

aujourd'hui pour cacher sa faiblesse, avant de l'être légalement. Du « *je pense ceci* » au « *je suis comme ça* », la distance est pourtant immense. Sans elle, tout effort pour sortir de soi serait vain. Si la liberté consiste simplement à être tel que l'on est, dans son pathos, nous sommes condamnés à l'idiotie. L'expression « *vous avez tort* » est encore dialectique, elle ne se suffit pas à elle-même et appelle justification. La question « *pourquoi ?* » se pose aussitôt. Mais que répondre à cette injonction définitive et moralement indiscutable « *vous m'avez blessé dans ma croyance ?* » « *Ah bon* », répondra en écho le coupable désarmé, « *je vous ai blessé ?* » L'émotion est tautologique, elle ne peut que se répéter en boucle car elle est à elle-même sa propre fin. C'est justement cela sa violence. « *Vous m'avez blessé parce que vous m'avez fait du mal* ». Le *pourquoi* ici se soumet au *parce que* de l'évidence sensible. La mauvaise émotion vaut le mal tout entier. Avec elle, le logos est anéanti. Ceci est le constat général d'une époque qui accorde plus de valeur aux émotions qu'aux idées, aux ressentis qu'aux arguments. Les plus malins savent en tirer profit. Une époque qui, en érigeant l'affect en juge de paix, nous condamne à *liker*. On déversera, avec Philippe Muray, tout le reste dans la « *cage aux phobes* » : « *S'il y a quelque chose qui marche très fort en ce moment , et qui marchera de plus en plus, au fur et à mesure que l'espèce humaine exigera d'être aimée sans conditions, dans toutes ses « différences » devenues autant de mini-impérialismes, dans ses plus petites particularités et ses moindres caprices, c'est la chasse aux phobes.* » (Philippe Muray, *Exorcismes spirituels*, III).

Désenfumage XII

« Je pense que la France va être amoureuse de Macron comme je le suis. Il va y avoir un sentiment très profond d'attachement, de séduction devant les utopies qu'il met en scène mais aussi d'émotion devant sa fragilité. » Avant d'ajouter : « Evoquer l'amour entraîne aussi des effluves de haine extraordinaires. C'est le revers de la médaille. » (Frédéric Mitterand, « La France va être amoureuse de Macron », propos recueillis par Anne Fulda pour le Figaro, 9 mai 2017).

.....

Cette référence à la haine reste un classique des stratégies de dépolitisation qui dégradent le conflit politique en une dépendance de la morale, qui se refusent d'analyser les rapports de force en présence et la légitimité politique d'une lutte. Les émissaires des Lumières dévoyées, dont Emmanuel Macron est aujourd'hui un paragon, ne tolèrent pas que des hommes et des femmes accèdent à une maturité critique et politique. Ils sont là pour briser les miroirs qui renvoient aux hommes la vérité sur eux-mêmes pourtant promise par les Lumières qu'ils ne cessent de convoquer. Ils ne veulent pas de la réflexion émancipée du peuple mais d'un public effrayé comme des enfants peuvent l'être par la haine menaçante sur laquelle ils discourent en permanence. A qui s'adressait Emmanuel Macron le 7 mai 2017 lorsqu'il lançait : *« Je vous servirai avec amour. »* A la foule amoureuse / haineuse ou au peuple formé de l'ensemble des citoyens autonomes politiquement ? Question décorative mais qui pose un problème fondamental pour l'avenir de notre République. On connaît la suite : *« Certains prennent prétexte de parler au nom du peuple, mais lequel, d'où, comment, et n'étant en fait que les porte-voix d'une foule haineuse, s'en prennent aux élus, aux forces de l'ordre, aux journalistes, aux juifs, aux étrangers, aux homosexuels, c'est tout simplement la négation de la France. »* (Emmanuel Macron, *Vœux à la nation*, 31 décembre 2018)

Les raisons pour lesquelles nous en sommes arrivés là ne sont pas fortuites. L'apologie de la sensibilité différentielle a été théorisée par la gauche divine en mal d'idées. Divine car du côté du cœur et des bons sentiments. Divinement émotionnelle et affective. Cette gauche pentecôtiste et farouchement anti-platonicienne. La gauche œcuménique et phobophile qui a transformé la culture en un vaste horizon de produits soustraits au système du jugement. Cette

gauche-là qui a trahi la portée critique de ses prédécesseurs. Derrière le discrédit qui frappe aujourd'hui la pensée critique, ce qui est en jeu n'est autre que la sanctuarisation du sensible. La caverne peut être aménagée, à condition bien sûr que chacun apporte un peu de son ressenti. Le Jack languisme est un troglodisme du cœur, rupestre et design. Une phrase de Gilles Deleuze résume à elle seule ce rejet du jugement critique : « *Ne jugez pas, expérimentez* ». Le philosophe de l'immanence – et quoi de plus immanent que l'affectif – oublia de préciser que toutes les expériences ne se valent pas, que tous les barbouillages n'ont pas la même portée, que certains méritent de recevoir des tomates.

Il est impossible de préserver une exigence intellectuelle sans blesser la sottise, sans la juger. L'émotion et la critique ne font pas bon ménage. La rentabilité économique de la première condamne la seconde au silence. Guy Debord, que les inconséquents nomment atrabilaire, résume cela très bien : « Les actuels moutons de l'intelligentsia [...] ne connaissent plus que trois crimes inadmissibles, à l'exclusion de tout le reste : racisme, antimodernisme, homophobie. » (Lettre à Michel Bounan du 21 avril 1993). Sur le grand marché du pathos, pour les laineux, le crime le moins admissible est de faire du mal aux autres avec une idée. Celui de ne pas penser a hélas disparu des vitrines. Autrement dit, la valeur des jugements n'est plus qu'une dépendance des expériences émotionnelles de chacun. La défaite de la pensée prend dès lors un tour étrange : l'idée qui ne veut pas du bien à tous doit être fautive et condamnée.

Pour protéger des individus intellectuellement affaiblis, l'époque s'en prend aux pensées avec une frénésie qui confine au grotesque au nom de cette bouillie sensible. Elle traque ce qui est supposé faire du mal aux autres, lance l'anathème aux noms de la différence et du respect mutuel alors qu'elle entérine l'isolement angoissant des sensibilités matelassées. A l'inverse de l'intelligence critique qui libère de sa charge explosive l'étouffant duvet du moi, l'émotion assigne à résidence. Elle confine. La soi-disant atteinte à la sensibilité est aujourd'hui le fer de lance de la démolition d'un espace politique. Celui-ci suppose que les hommes rendent raison de ce qu'ils pensent avant d'être fiers de ce qu'ils sont. A quand, contre la marche des fiertés, une marche des pensées ?

C'est pour cette raison que les appels au respect et au vivre-ensemble dans une situation de conflit idéologique – et non simplement religieux – participent pleinement d'un travail de sape qui place le « je suis comme ça » avant le « *je pense ceci* », le « *vous m'avez blessé* » avant le « *vous avez tort* ». Cette politique de dépolitisation est conforme aux intérêts du marché. Elle consolide un espace économique segmenté offert aux entrepreneurs de l'offense. La gauche divine, qui a pu un temps masquer sous une mousseline empathique les misères de la caverne, redécouvre à son insu les contradictions politiques de la foule sentimentale.

Désenfumage XIII

« *L'Ecole éduque à la Liberté : la liberté de conscience, d'expression et de choix du sens que chacun donne à sa vie ; l'ouverture aux autres et la tolérance réciproque.* »

Lettre de la ministre de l'Education nationale, 7 janvier 2015.

.....

Non, cette vision martelée sous tous les préaux et quel que soit le ministère est tronquée. L'Ecole n'éduque pas à la Liberté, voilà un slogan creux s'il n'est assorti d'une exigence de la raison. L'Ecole doit donner à tous les moyens effectifs d'une émancipation de la raison, plutôt à ceux qui en ont la volonté et le courage. Non, l'Ecole n'est pas le lieu de l'ouverture aux autres et du partage des cultures mais celui de la confrontation avec des savoirs qui tirent l'intelligence vers le haut. Non, l'Ecole n'est pas l'espace dans lequel se fécondent les tolérances réciproques dans une bouillie sensible mais un des derniers bastions dans lequel la tolérance se doit de rester un problème pour l'homme. Ce n'est pas chez Auchan, en salle de musculation ou dans un lieu de culte que je pourrais trouver l'occasion de faire penser des jeunes hommes sur cette phrase de Louis de Bonald : « *Ainsi, à mesure qu'il y a plus de lumières dans la société, il doit y avoir moins de tolérance absolue ou d'indifférence sur les opinions. L'homme le plus éclairé serait donc l'homme, sur les opinions, le moins indifférent ou le moins tolérant.* » (*Mélanges*, t. I) Voilà un problème : comment concilier l'exigence de vérité et la défense de ses libertés ? Aucun slogan, aucune caricature simpliste, aucun décret ministériel, aucun humoriste de foire ne peut prendre à sa charge une telle question, l'éclairer, la réfléchir dans un espace où le respect se gagne quand on sort de l'indistinction. L'obscurantisme n'a pas de drapeau.

Engourdissement

Une chaîne d'information en continu, afin de tenir l'antenne pendant des heures, doit créer de nouvelles formes de discours, inventer des méthodes de remplissage. Nous appelons encore aujourd'hui information et journalisme des discours et des pratiques apparus dans des univers de significations qui laissaient une place à l'absence, à la distance, au retrait. Au-delà d'un seuil de saturation de la parole, une réversion s'opère. L'information se transforme en autre chose. Diffusé en continu et à flux tendus, ce babille incontinent de discours incapables de faire retour sur eux-mêmes, de s'entendre, se transforme en désinformation de masse. Le journalisme, sommé de capter tous les bruits du monde, de faire droit aux moindres insignifiants, de tout accueillir pour ne rien rater, de se brancher sur tous les flux, s'effondre sous les données qu'il amasse aléatoirement. Toujours grossir, tel est l'adage de la modernité tardive. Augmenter sa taille, accroître sa diffusion, saturer les écrans, envahir les étals. Orgie de causeries. A une certaine échelle de taille, plus rien n'est possible. Il en va de même pour le discours critique qui a besoin, pour se déployer, d'être protégé de l'inflation, de se tenir en-deçà de toute masse critique, de créer son propre écosystème. Le discours des maîtres causeurs, résultat d'une monstrueuse inflation, sombre fatalement dans l'insignifiance. Il devient inaudible. Pour se maintenir, ces moulins à parole doivent nourrir un métabolisme promotionnel qui n'a plus de comptes à rendre à leurs détracteurs. Ne pouvant plus être entendus, ils transforment cette incapacité en une logique d'écrasement quantitative.

A partir d'un certain seuil d'accumulation du capital, économique, culturel, symbolique, les individus estiment qu'ils n'ont plus de compte à rendre à ceux, les plus petits qu'eux, qui ne pourront jamais les menacer réellement. Ils augmentent le poids et cela quelle que soit leur culture,

leur niveau d'éducation. L'information de masse accompagne logiquement cette effrayante dérive, y compris quand elle se fantasmait réinformation de masse. Elle devient ce pouvoir d'écraser quantitativement toutes les pensées insaisissables sur ce seul critère, de les nier sans autre procès que le poids relatif des uns et des autres. Plus besoin de réfuter, il suffit de saturer le temps d'antenne, de répéter mille fois les mêmes formules, de faire tourner en boucle les mêmes images, de dresser les hommes à la répétition.

Leopold Kohr dans *L'effondrement des puissances* cite Jonathan Swift : « *on observe que plus les créatures humaines sont corpulentes, plus elles sont sauvages et cruelles en proportion.* » Cette corpulence doit être comprise comme la métaphore d'une disproportion qui s'accroît avec l'accumulation tératologique des capitaux des uns, de la misère économique, culturelle et symbolique des autres. Cette tendance s'accompagne d'un retrait progressif de la contestation. En face d'une force sans partage, dont on sait qu'elle nous écrasera plutôt que de se limiter en reconnaissant sa limite, « *la force du désaccord humain, de l'esprit critique, montre une tendance proportionnelle à décroître tout aussi naturellement* » remarque Leopold Kohr. Il attribue cette tendance, cette sensibilité décroissante, à une sorte d'instinct, à l'intérêt pour notre propre survie. Cet intérêt s'accompagne « *d'un engourdissement moral adapté aux situations* ». Paradoxalement, au lieu de se révolter contre l'accumulation d'injustices, impuissant à agir face à un géant qui le piétine, « *l'être humain ordinaire, ajoute Leopold Kohr, est plutôt enclin à perdre le peu de conscience qui lui restait quand les victimes n'étaient pas encore trop nombreuses.* » Cette structure défensive transforme l'être humain ordinaire en un simple spectateur de ce qui lui arrive. Il contemple la démesure, sidéré, préférant renoncer à l'esprit critique plutôt que d'éprouver dans sa chair la réalité de son impuissance. Il laisse parler la puissance et se tait.

Il en va d'une véritable rééducation. Décroître, accepter le caractère limité d'une critique, formulée dans une langue et un style singulier. Accepter de renoncer à un plus grand pouvoir de diffusion, ne pas outrepasser un seuil irréversible à partir duquel la qualité s'effondre fatalement devant la quantité. Personne n'est à l'abri de cette tentation,

celle d'être plus, d'accumuler plus de pouvoir, plus de visibilité, y compris fantasmagorique, d'augmenter son poids. « Ton discours ne pèse pas assez », ainsi parle le malade de la quantité, ce fou qui croit rivaliser sur le terrain de la masse et sur les rives de Brobdingnag avec les géants de Swift.

Désenfumage XIV

« Macron perd sa stature jupitérienne » - « Est-ce la fin de la période jupitérienne ? » - « Le président n'est-il pas en train de payer sa posture jupitérienne ? » - « les français sont politiques » - « le remaniement c'est un détail » - « peut-être demain matin mais rien n'est certain » - « Il y a quand même eu une élection présidentielle il y a 16 mois » - « on est dans l'anti macronisme primaire » - « Ce que je demande c'est de l'humanité et de l'échange » - « les français pensent... »

Sélection d'analyses sur BFMTV, 9 octobre 2018

.....

Ce décorum agrémenté du bandeau « PAS DE REMANIEMENT CE SOIR. PAS DE REMANIEMENT CE SOIR » est devenu une drogue dure pour des centaines de milliers de français qui ne peuvent pas se payer de l'héroïne pour oublier leur misère quotidienne. Une drogue légale en somme, la liberté de l'actu, liberté de se détruire mentalement en acceptant de faire entrer dans sa tête des coulées verbales hors sol à un rythme hystérique. Bref, une lobotomie nationale dont les effets ne seront mesurés par aucun institut de sondages. Une forme d'engourdissement encore mal connu des psychiatres. Peut-on encore faire quelque chose de cette machine à broyer l'intelligence, de cette imbécillité qui se prend pour la fleur de farine de la lucidité ? Rien n'est sûr excepté ceci : « PAS DE REMANIEMENT CE SOIR. PAS DE REMANIEMENT CE SOIR »

Une marque noire : la haine

Dans *Le discours de la haine* en 2004, André Glucksmann, le père du fils qui tient aujourd'hui le même discours dépolitisé, faisait déjà de cette notion filandreuse la grande question du nouveau siècle. Du 11 septembre aux attentats de Madrid, au sujet des femmes, des juifs et de l'Amérique (présentés dans cet ordre sur la quatrième de couverture), la haine devient le grand commutateur universel, le lien indéfectible de toutes les réprobations, le sésame interprétatif ultime. A la fin de l'ouvrage, André Glucksmann élabore un étrange bouquet avec « *les sept fleurs de la haine* » : « 1. La haine existe ; 2. La haine se maquille de tendresses ; 3. La haine est insatiable ; 4. La haine promet le paradis ; 5. La haine se veut Dieu créateur ; 6. La haine aime à mort ; 7. La haine se nourrit de sa dévoration. » Mais les fleurs de la haine sont ici sans racines, elles semblent naître de rien, pousser sans raison sur l'humus de l'histoire. N'attendez pas de l'impolitique des sentiments qu'elle aille à la racine des sentiments, qu'elle en fasse la généalogie. Sa culture réprobatrice est hors sol. Pour elle, comprendre, n'est-ce pas déjà justifier? Analyser, n'est-ce pas déjà dédouaner ? Juger sa morale, n'est-ce pas déjà épandre le lisier de l'immoralisme qui laisse toujours les mains libres aux tyrans et aux salauds ? Le discours de la haine, contrairement à ce que laisse penser André Glucksmann, n'existe pas en soi. Il est toujours l'objet d'une narration secondaire, d'un *discours* justement. Il est même une des spécialités des maîtres causeurs, un passage obligé pour faire valoir un droit à la parole. Dénoncer la haine de l'autre est depuis quarante ans une véritable rente intellectuelle. Pourtant, la violence de certains affects politiques, dont il faut toujours évaluer l'origine, ne se transforme en discours de la haine que dans des miroirs déformants.

Le dévoiement des Lumières est une trahison à partir du moment où celles-ci, par des logiques d'infantilisation, conspirent contre l'intelligence collective. Toute adversité à l'irrésistible progression de la

lumière dans des milieux réfractaires ne peut être que maléfique, hideuse, haineuse. L'élimination des obstacles à la clarification reste un préalable. La lumière est ou n'est pas, il ne saurait y avoir de moyens termes. La superstition, l'erreur, l'ignorance, les trois têtes du monstre obscurantiste au XVIII siècle, repoussent aujourd'hui en une seule : la haine. Cette transformation de l'adversaire en une méchante bête, cette foule haineuse et ses porte-voix maléfiques, dispense avantageusement les détenteurs du pouvoir d'une théorie politique et philosophique sérieuse, seule capable de juger l'erreur et de sonder les profondeurs de l'ignorance. Les bons sentiments suffisent : *amour / haine*.

Désenfumage XV

« Certains prennent prétexte de parler au nom du peuple, mais lequel, d'où, comment, et n'étant en fait que les porte-voix d'une foule haineuse (...) »

Emmanuel Macron, Vœux à la nation, 31 décembre 2018

.....

Quand la réalité dépasse la satire, autant dire quand la réalité s'évapore, avons-nous d'autres choix que de nous risquer tout entier. Quand le faux nous marque au fer rouge de sa haine , avons-nous nous d'autre choix que d'en faire une grimace



Foule haineuse dispersée

Cette régression insensée ne se propose plus de surmonter l'obscurité, comme ce fut le cas au XVIIIe siècle, dans une confrontation philosophique contre les détenteurs d'un pouvoir lui-même obscurantiste au nom de l'oppression des peuples. Quand les nouveaux maîtres sont promus philosophes par la grâce d'une servilité intellectuelle inédite, la philosophie critique n'a plus lieu d'être. Seule triomphe la lumière venue d'en haut. C'est elle qui enseigne désormais aux hommes la profondeur hideuse de leur haine et la beauté messianique de l'amour qu'ils doivent porter à ceux qu'ils servent.

Nous n'avions pas jusqu'ici, en France, ce rapport au politique. Nombreux sont ceux aujourd'hui qui le refusent et qui refuseront demain de se taire. Le problème, au grand dam des détenteurs du pouvoir, c'est que ces hommes et ces femmes furent aussi formés aux exigences de la pensée des Lumières, une pensée dont ils savent aussi lire les parts d'ombre, une tradition de pensée qui les a fait. Le miroir de la haine décide de la qualité des lumières acceptables, une lumière tamisée qui n'est pas peut-être pas si éloignée que cela du brouillard obscurantiste.

Brouillard culturel

Le rapport entre culture et critique politique a longtemps été un enjeu de réflexion justement politique, une réflexion menée par des hommes aussi conséquents et talentueux que George Grosz dans « *Der Kunstlump* » (*La canaille de l'art*) entre les deux guerres : « *La « CULTURE » a toujours compté au nombre des boucliers de la bourgeoisie – et de la petite bourgeoisie qui lui est dévouée cuir et poils – contre le prolétariat rebelle. Une vieille stratégie du bourgeois !* » « *Bourgeoisie, prolétariat rebelle* », qu'est-ce que cela ? Le vocabulaire a changé. Nous ne sommes pas en 1920 mais nous ne sommes pas sortis de l'histoire pour autant. Georges Grosz écrivait en 1925 : « *Certes, il y a longtemps que la révolution formelle ne fait plus peur. Le bourgeois moderne digère tout ; seul le coffre-fort est vulnérable.* » Grosz fait aussi partie de la culture même s'il est, en dépit de son constat, pas si facile à digérer que cela. La culture dépolitisée fait partie de ces stratégies dissuasives. Elle est un bouclier, un brouillard entretenu propre à éloigner la radicalement une forme de critique que l'enfumage, y compris et surtout cultivé, ne satisfait plus. Par réaction, cette critique prendra des formes de plus en plus violentes. C'est à se demander si une population sous-formée, qui éructe une haine cyniquement entretenue en hurlant sur le « Système » et la « Shoah », ne sert pas fondamentalement les intérêts objectifs de la classe qui la domine culturellement. En affaiblissant les structures institutionnelles qui renforcent les défenses intellectuelles, les managers de l'éducation et de la culture, de concert, peuvent ainsi créer les conditions objectives d'un désastre. Cela d'autant plus qu'ils accréditent l'idée selon laquelle il existerait une sphère de la culture dépolitisée. Qu'il faille des élites, pour structurer et s'efforcer de donner une voix au sans voix, est une chose. Jaurès en faisait partie. Que ces élites ne soient plus que des demi-hommes, des marchands de rien qui clignent de l'œil, indifférents au bien public dans le brouillard de l'entre-soi, en est une autre.

Désenfumage XVI

Le 4 octobre 2017, un dénommé Christophe Barbier est l'invité d'Adèle van Reeth, animatrice sur *France culture*. Il est sensé causer de Sacha Guitry. Des auditeurs s'insurgent sur internet. « *Pensez à une semaine sur la malhonnêteté intellectuelle ? Peut-on ignorer l'ethos d'un invité si on le fait parler sur Guitry ?* » commente l'un d'un auquel il sera répondu sur tweeter par l'animatrice : « *Pensez à une semaine sur la malhonnêteté intellectuelle* », ça sonne comme un ordre plus que comme l'expression d'une opinion. Libre à vous ! » avant de conclure : « *Il ne parle que de Guitry à mon micro. Pour le reste, libre à vous, libre à moi etc. Bonne journée !* »

.....

Où est le problème ? Y a t-il un problème d'ailleurs ? Ce court dialogue, initié par la colère, disons l'irritation d'un auditeur relative à la présence de Christophe Barbier dans l'émission d'Adèle Van Reeth sur France Culture, émission consacrée à Sacha Guitry, donne à penser. Il va de soi que l'invité en question ne va pas soutenir, sur le plateau des chemins de la philosophie, comme il a pu le faire en septembre 2009 à propos de l'Éducation nationale : « *ce n'est pas la morale en queue de peloton qui permet de gagner, c'est la qualité des sprinters.* » Peu probable qu'il réinvente La Fontaine comme il a pu le faire sur LCI le 15 septembre de la même année : « *L'État, c'est un peu comme un éleveur d'agneaux qui les lâcherait dans la forêt sans les prévenir.* » Incongru qu'il se présente comme « *ambassadeur de la marque [L'Express], un peu comme Claudia Schiffer a pu l'être avec L'Oréal !* ». A moins qu'il ne se mette soudainement à expliquer, surprise générale, entre deux causeries sur Sacha Guitry : « *Il semble inscrit dans le rituel hexagonal que les réformes soient rejetées par la « rue », cet assemblage hétéroclite dont la masse fait office de légitimité. Il semble admis que ce pays soit atteint de « palu social », une maladie chronique dont il meurt pas, mais qui le vide de toute force.* » (*L'Express*, 5 juin 2003). Bref, l'animatrice de France culture a raison : « *il ne parle que de Guitry à mon micro.* »

Ethos, pour dire la valeur du bonhomme. L'animatrice fait la sourde oreille mais elle aurait pu aussi bien répondre : qui êtes-vous pour juger de l'ethos d'un homme ? Après tout, combien de grands écrivains, aux talents incommensurablement plus élevés que le chasseur de palu social, étaient aussi des salauds sartriens ? Réponse évidemment plus politique, moins lessivée aussi. Plus risquée peut-être. Pour autant, ne sommes-nous pas en train de dériver dangereusement vers les marécageuses contrées morales quand il aurait suffi de dire : faisant parler Christophe Barbier sur Guitry vous contribuez à donner à cet homme une légitimité qui lui servira sur un tout autre terrain, idéologique et politique.

L'asepsie règne en maître et avec elle son cortège de conformismes vils. Point de jugements de valeur, point de risques. Pour le maître causeur, « *les jugements de valeur relèvent soit de la poésie nationaliste, soit du tribunal populaire, mais pas en tout cas de l'instance intellectuelle, de la pensée.* » Cette formule de Max Horkheimer dans *Théorie traditionnelle et théorie critique* correspond parfaitement à cette pseudo-intranquillité de la pensée qui fait ventre de tout sans se risquer jamais. Une pensée acritique, parfaitement adaptée au marché des contenus culturels, qui froisse d'autant moins les susceptibilité qu'elle veut vendre. Mais l'illusion est toujours de croire que l'on peut penser sans risque, que les exigences du marché ne rejaillissent pas sur les contenus de pensée. Sans une activité critique effective, l'activité intellectuelle devient un pur jeu de formes qui trouvera sur son chemin des jeux de formes mieux faits que les siens avec pour seul horizon la trop fameuse communication et le marché. C'est ce que rencontrent aujourd'hui ceux qui ne veulent pas perdre le fil tenue de la pensée critique : des jeux de formes plus forts et mieux faits que les leurs dans la bouche de causeurs passé maîtres dans l'art de faire passer leurs opinions adaptés pour la fine fleur de la lucidité. Le déni de la conflictualité politique fera le reste.

La superdoxa, un nouveau poison

Qu'est-ce que la *superdoxa* ? Une opinion (*doxa*) sur de l'opinion, une opinion à l'exposant en somme (*super-doxa*). Une opinion édictée sous une forme alléchante, philosophique pourquoi pas. Exit les insurmontables paradoxes, les apories, le tragique de la pensée, les problèmes et la lutte de l'esprit. Bienvenue dans le monde inclusif de l'élémentaire, de la résolution synthétique, des petites rubriques thématiques et des oppositions pour décorer le cahier. La superdoxa est une opération de blanchiment de la doxa, de l'opinion, rien de plus. Une honnête reformulation de ce que l'on retrouve partout, à toutes heures, sur toutes les ondes. Rien d'étonnant quand on sait à quel point la pensée est traquée sans réfutation ni arguments sérieux. En particulier quand elle prend pour objet la misère quotidienne de nos pensées et de nos actions. Elle serait non démocratique, cela suffit amplement à la discréditer sans appel.

Depuis des décennies, le philosophe n'est plus dans des salles de cours mais en train de dessiner, sur les plus grands canaux, une image de l'homme pensant. Il est sa propre promotion. Écoutez l'oiseau médiatique causant, le philosophe branché, ne serait-ce que quelques minutes, le flux langoureux de sa parole enchantée. Voix suave, timbre mesuré, air du temps *en mieux*. Vous passez un bon moment ? La paix de l'âme et des commerces. Ainsi comprise, comme *superdoxa* justement, la philosophie peut se retrouver partout : magazine, débats télévisés, animations culturelles, marketing, maternelle, maison de retraite, morale de l'information, Medef, « *humanités, littérature, philosophie* », orientation, comités d'entreprise, fêtes du vignoble bordelais, bouddhisme et huiles essentielles. Trop nombreux sont les professeurs de philosophie qui ne mesurent pas la situation de leur enseignement au milieu de toutes ces *superdoxaï* bien plus chatoyantes à l'écoute que leur pensum quotidien. Les ringards.

Le superdoxosophe est pourtant un anti-philosophe. Il est au contraire sont raffinement, son amélioration radiophonique, télévisuelle, internétique. Au lieu de se réfugier dans une exception de nature, les professeurs de philosophie devraient plutôt se demander ce qui les distingue (si quelque chose les distingue encore) du superdoxosophe. Transformés en animateurs de culture générale, dans des conditions qui ne seront pas celles du doxosophe des ambiances mondaines, des conditions autrement plus revêches hélas pour eux, ils feront la même chose que lui *mais en moins bien*. Pour quelle raison devraient-ils survivre ? Pour quelle raison entendre leurs plaintes ?

Qu'est-ce qui nous préserve contre l'empoissement de la superdoxa ? La lutte de l'esprit. En préambule de cette guerre, le mot désigne le contraire de la paix des commerces et des âmes, cette idée de Max Horkheimer, un des plus grands théoriciens de la pensée critique au XXème siècle : « *Ce que les martyrs de la liberté ont cherché, ce n'est pas la paix de l'âme. Leur philosophie, c'était la politique.* » Nous avons oublié cette vérité et nous payons chèrement, politiquement, cette démission. Il n'y pas de réflexivité sans combat : contre la doxa, la superdoxa, la bêtise, la pseudo survie insignifiante de la philosophie, contre soi-même. La pensée critique ne vise jamais, ajoute Max Horkheimer, « *à accroître le savoir en tant que tel, mais à libérer l'homme des servitudes qui pèsent sur lui.* » Disons plutôt qu'elle ne devrait jamais se réduire à cela. Elle n'est donc pas un chemin de la culture ou de la connaissance entre deux jingles branchés sur grandes ondes, encore moins une érudition doctrinaire. Elle n'est pas non plus une honnête manière de vivre pour bons bourgeois installés dans le confort indifférent de leur matelas de sagesse ancestrale. Non, elle est une violence contre des logiques mondaines qui empêchent *structurellement* aux hommes de se situer.

Le libre épanouissement des individus, la responsabilité de soi, n'est possible « *que dans une société dont la constitution obéit aux exigences de la raison* », conclut Horkheimer. Que reste -t-il de cette lutte fondamentale quand la pensée *critique* est en lutte contre des bruits de bouche ? Rien ou si peu. Ces exigences ne se limitent

certainement pas à un exposé, aussi fin soit-il, sur Kant ou sur Hegel. Elles doivent être défendues dans la cité contre des forces qui n'ont *aucun intérêt à les reconnaître*. Longtemps, cette non-reconnaissance fut l'objet d'une résistance politique, voire d'une censure effective. Elle prend aujourd'hui la forme d'un embaumement symbolique au même titre que les bistrots français et la baguette de pain. Nous étouffons par momification de l'esprit critique La philosophie devenue superdoxa disparaît en se répandant partout, incapable de faire vivre encore cette *force critique*, étouffé par la muséification de son interminable survie.

On ne lutte pas sans un *système de valeurs*. C'est justement à cela que travaille la *superdoxa*, relativiste par essence. Elle règne sur le *en même temps, le complexe, le mesuré* contre la violence des discours dits *extrêmes* ou *radicaux*. Elle empoisse. Parce qu'il a désappris à *juger* la médiocre, le vulgaire, le bas en accueillant tout et n'importe quoi dans sa lourde besace relativiste, l'intellectuel critique disparaît logiquement. Mais juger ne suffit pas. Encore faut-il risquer de *porter le jugement dans la cité* au risque de briser le *en même temps*, de trancher le *complexe*, d'éclater le *mesuré*.

Désenfumage XVII

« le philosophe de l'idéal ascétique [Platon] veut tout, sauf une république juste. Il aspire à une monarchie injuste, hiérarchique, totalitaire, où le roi-philosophe – sinon le philosophe-roi... - dispose des pleins pouvoirs pendant que la classe des producteurs fournit sans broncher les richesses à la caste des gouvernants [...] Matrice et modèle des gouvernements totalitaires, la République platonicienne fournit également l'idéal de la raison vers lequel tendent peu ou prou tous les gouvernements. »

Michel Onfray, *La communauté philosophique*, 2002.

.....

Étrange cependant que le « philosophe », capable de résumer vingt siècles d'histoire de pensée politique sur quinze lignes, ne prête pas plus d'esprit à son lecteur. Pour quelle raison conserver la forme d'une proposition sérieuse et d'un vocabulaire tenu – notons la référence soignée, et presque universitaire, au mot « matrice » - alors qu'une expression plus simple, peut-être plus directe, nous aurait fait encore gagner deux lignes. Proposons au « philosophe » la formule plus ramassée « Platon est un con » ou celle plus politique « Platon facho ».

La question est moins de révéler l'indigence du propos, elle est manifeste, que de constater qu'une telle farine a pu être promue « philosophique » par un marché sans tête indifférent à la qualité des contenus. C'est justement cette indigence là et pas une autre que l'on déverse régulièrement sous le chapeau « écrivain, philosophe », une superdoxa qui empêche ici de penser la valeur de la philosophie de Platon et la nature des problèmes politiques qu'il pose.

Alors que faire ? Plutôt que ne pas faire. Ne pas opposer ses signes aux signes de l'autre, mais les mettre à jour. Le texte se tiendra là, encore fumant, tripes à l'air. Sonder son épaisseur, mettre à jour la carcasse. Au fond, il ne s'agit pas de savoir si l'auteur de cette soupe est un « philosophe » mais de montrer en quoi il mobilise, sous couvert d'une étiquette philosophique, une forme de démagogie, une haine de l'idée et de la philosophie pour enfumer son monde. Toute une tradition de penseurs critiques nous précèdent mais l'écrasement du marché les a progressivement marginalisés. Roland Barthes en particulier, lui qui écrivait, sûrement en avance sur son temps, dans ses *Mythologies* : « Ce qui est condamné, c'est l'intellectuel, c'est-à-dire une conscience, ou mieux encore : un Regard. » Mais il ne pensait certainement pas en 1957 que cette condamnation se draperait faussement dans un discours dit « philosophique » tout en étant complètement dévoyé. La superdoxa est une forme caractéristique de ce dévoiement propice à une forme inédite d'enfumage « philosophique ».

Enfarinage mondialiste

Histoire mondiale, avenir de l'homme, homo sapiens, homo deus... la période raffole de ces gros pavés planétaires. A la miniaturisation, à l'éclatement de l'esprit dans le flux incessant de micro données insignifiantes répond ainsi une demande – ou une offre étant donné que les deux se confondent désormais dans les démocraties marchandes – de visions globales. A grands coups de godets, les tractopelles de la synthèse produisent régulièrement des sommes gigantesques. Assurance d'avoir dans son panier rentrée, pour une vingtaine d'euros, une vision planétaire de la situation de l'homme. La prophétie se mélange avec l'histoire. Quelques pages brassent des siècles, une poignée de chapitres pour remonter de l'iPhone à l'*homo habilis*, autant pour redescendre l'échelle du mésozoïque à l'Amérique de Donald Trump. Le cœur bien accroché, le lecteur de synthèse embrasse le tout, enlace l'humain version *sapiens*, *deus* ou *cosmos*. En terme de surface à couvrir, la peinture globalisante tient ses promesses dès la première couche.

Dans son livre *Propagandes*, Jacques Ellul écrit : « *C'est pour avoir subi, senti, analysé en moi l'impact de ces puissances, pour en avoir été, pour en être toujours à nouveau l'objet, que je veux parler de cette menace, et dire qu'il s'agit d'une menace sur le tout de l'homme.* » Ellul fait allusion à une demande de cohérence d'autant plus forte qu'elle répond, en miroir, à l'émiettement de l'esprit errant désormais, hagard, dans le kaléidoscope des flux numérisés. Le facteur déterminant de notre histoire récente, à savoir la transformation tératologique des moyens techniques, a placé l'homme dans un état de sidération avancée. Le délabrement de nos repères symboliques les mieux établis, en quelques décennies seulement, laisse un vide béant dans lequel s'engouffre les nouveaux *muthologoï* – faiseurs de mythes. L'exigence rationnelle et l'attention aux détails signifiants se trouvent ainsi ensevelies sous une production de discours soliloquant sur le tout de l'homme. Ces sommes

gigantesques se situent dans un espace des discours acritique, irréfutable à cette échelle. Mais il s'agit moins d'une menace sur le tout de l'homme, comme l'écrivait Ellul à la suite de son constat lucide, que d'une modélisation de l'homme qui empêchera, à terme, la conscience située (à la fois historiquement, géographiquement, culturellement) de se penser à l'écart de la totalité. A quoi bon discuter telle thèse marginale, critiquer tel propagandiste national, observer tel jeu de langage, pour quelle raison prêter encore attention aux détails quand les enjeux de l'homme se situent à des échelles incommensurablement plus hautes et plus globales. S'en suit une double capitulation de l'esprit, un dressage.

La première consiste à intérioriser des échelles de significations mondialisées totalement dissociées de notre vie quotidienne. Plus les discours planétaires et globalisés s'imposent – y compris chez des intellectuels qui peuvent aussi critiquer ce mouvement général mais dans un langage lui-même globalisé – moins nous serons capables d'imaginer un avenir qui ne soit pas simplement une extension des états de fait présents. Somnambules, à force de répéter les mêmes mantras sur l'Europe, la mondialisation, l'humanité dans son tout, nous intériorisons des représentations mentales qui nous désarment intellectuellement plus sûrement que n'importe quelle idéologie. L'essentiel est que nous reproduisons le code et la forme des discours dans lesquels les marchands du monde prospèrent au détriment des spécificités historiques, géographiques et culturelles de chacun, au détriment du sens singulier que nous pouvons donner à notre finitude toujours située, à notre vie.

La seconde consiste, plus simplement, à rendre insignifiant tout ce qui ne se situe pas à une échelle globale, planétaire. Le pavé planétoïde écrase les micro différences, la diversité des appréhensions de l'homme, les nuances et les finesses de l'esprit sans lesquels il n'y a plus de culture sensée. Stupéfaits, nous acceptons mollement des modèles de pensée sans pour autant les reconnaître comme vrais. Nous pouvons être massivement contre une situation politique tout en ne trouvant plus de raisons de lutter contre elle. Le langage tout autant que les raisons se dérobent sous nos pieds. Cette inhibition est évidemment le résultat d'un

travail de sape qui consiste à écraser les états de conscience sous un matraquage constant de visions globales (*Global planet, positive world, good planet* etc.) qui prophétisent et constatent en même temps. Cette précession des modèles de représentations globalisées est d'une violence sans égale pour l'esprit. Elle nécessite le concours constant de ce que Pierre Bourdieu appelait les « *intellectuels organiques* ». Organiques au sens où ils sont solidaires, qu'ils le sachent ou non d'ailleurs – la question des niveaux de conscience de soumission est souvent sans objet – d'un mouvement dont ils sont aussi les agents utiles. Ils préparent la pâte indistincte, la bouillie totale qui pulvérisera les restes de discernement sans lesquels nous serons incapables de savoir où nous en sommes désormais.

Désenfumage XVIII

Jacques Attali, *Peut-on prévoir l'avenir ?*, Fayard, 2015

.....

Bien sûr. Tout commence par une orgie médiatique, à la radio, à la télévision, quelques formules mondialistes matraquées. Le livre restera en piles le temps de la promotion. Dans les librairies en vue, à Paris ou dans les plus grandes villes de province, un carton glacé A4 sera glissé entre la pile et le présentoir : *signature en présence de Jacques Attali dans les salons de la librairie, ce soir, 18h. On comptera sur les doigts d'une main, dans la presse, les articles qui interrogeront vaguement le texte, le discuteront de loin. Les mois passent. Le livre est désormais en tranche. Presque neuf, les trois premières pages légèrement cornées, vous le retrouverez bientôt le dimanche matin au prix de cinq euros. Une bonne affaire assurément.*

La glose mondialiste n'est pas faite pour durer. Une glose en remplace une autre. C'est aussi cela le mondialisme : situer les problèmes à une telle hauteur de vue qu'ils ne puissent pas être repris par d'autres, commentés sérieusement. Prévoir l'avenir, penser le monde, réfléchir au XXII^{ème} siècle, autant de produit qui écrasent les scrupules de l'esprit fin, situé ici et maintenant, au présent, dans un espace géographique limité. Des produits qui s'écrasent les uns les autres. Stratégies de dissuasion d'une critique locale.

Les flottants

Au fond, si tous les français pouvaient payer leur voiture électrique en se faisant plaisir comme dans la publicité, partir travailler le matin en écoutant les éditos radiophoniques le sourire aux lèvres, avec cette petite dose de cynisme qui rend la médiocrité supportable, s'ils avaient tous accès aux délices du bon marché, aux voyages dépaysants, à la bonne culture, s'ils achetaient *responsable* et *éco-citoyen* en se détournant de la grande distribution et des sacs plastiques, s'ils pouvaient enfin trouver de bons stages pour leurs enfants et compléter les cours par quelques suppléments malins, nous n'aurions pas vu de gilets jaunes sur le bord des ronds-points pendant des mois.

Le problème c'est que tous les hommes ne sont pas des rentiers du spectacle, des professionnels de la communication et des maîtres causeurs. Tous ne flottent pas. Plus précisément, tous ceux qui ont un rapport à la résistance du monde matériel et social, du bûcheron au professeur de collège, du pompier à l'interne au CHU, en passant par le chauffeur de bus, le vigile de grande surface, le policier et l'ouvrier du bâtiment. Tous ont une résistance à vaincre, une matière revêche à former ou à discipliner. Tous ne sont pas des dépendances du discours. La qualité de cette victoire sur la matière a directement pour eux une incidence sur le monde qu'ils habitent. Contrairement aux flottants, ils sont au contact des effets de leur discipline.

Les revenus du *flottant*, l'être en survol du tas, sont très souvent aussi flottants que lui, nominatifs. Prélevés sur des flux abstraits, des échanges monétaires et spéculatifs qui donnent droit à des pourcentages de gain, ils ne travaillent pas au sens d'une œuvre, de la transformation d'une matière revêche pour lui donner une meilleure forme. Nous dirons que le flottant ne forme pas, il fait circuler à distance, ce qui est très différent. Des flux de paroles, de marques, de monnaies. Il échappe ainsi à la résistance du monde matériel et social, cette résistance qui tout à la fois brime l'esprit et le forme. Il est un opérateur discursif.

Désenfumage XIX

«Le vice de l'économie moderne n'est pas la concentration du capital, mais l'absence de capital. Là où le capital manque, rien ne décolle et la pauvreté l'emporte. La propriété n'est donc pas le vol, mais l'envol». @mathieulaine (sur H. de Soto) in «Il faut sauver le monde libre»

Remi Godeau, rédacteur en chef de l'Opinion à propos de Mathieu Laine.

.....

En 2015, Mathieu Laine, ami intime du président Emmanuel Macron, rencontré en 2008 durant le passage du futur président de la République française à la banque Rothschild, lance la société *Hypermind*. Basée comme de juste à Londres, cette société fait suite à *Altermind* sans en trahir l'esprit (jargon anglo-saxon, encodage, algorithmisation, neurocratie et business, la combinaison parfaite des nouveaux héros sur la scène dévastée de la politique française). Cette société est spécialisée dans les marchés prédictifs. Qu'est-ce que cela ? Un équivalent du marché boursier pour les questions politiques. Rappelons un principe simple et tristement réaliste de ce genre d'activité : faire un maximum de fric avec un minimum de morale. Ce principe étant entendu, vous pouvez parier sur la réussite ou l'échec d'un homme politique, le succès ou l'insuccès d'une action publique, l'apparition d'une crise économique ou l'imminence d'un conflit militaire. S'établit ainsi une côte qui correspond à un équilibre entre l'achat et la vente de prédiction – en toute indépendance des considérations de valeurs qui peuvent être attachées aux événements en question. En somme, une autre façon de capitaliser.

- Après tout, parier sur un déséquilibre politique lié à l'imminence d'une série d'attentats ou sur la victoire de Bordeaux en Ligue 1, quelle différence ? Le matériel cognitif indifférencié (le MIC) promet de belles spéculations. Combien vaut, sur le marché capitalisable de Mathieu Laine, la fin de l'assurance chômage pour les tire-au-flanc, la privatisation intégrale du réseau routier français, le triomphe des MOUCs sur l'enseignement incarné, la suppression du SMIC dans l'intérêt des chômeurs, la fin des contrôles du prix pour les livres, la disparition des librairies indépendantes et la consommation exclusive de melons transgéniques ? L'humanité Betclie de Mathieu Laine et de la cohorte de ses suiveurs vous paraît peu stimulante ? Du petit gain en somme. Alors parions ensemble sur l'effondrement de leur monde par désaffection massive. Une grosse côte.

« Il [Emmanuel Macron] a encodé, souligne son Mathieu Laine, président d'Altermind. Un mot qu'il utilise souvent pour dire qu'il en tire les leçons pour la suite. » L'Express, 10 mai 2017.

Nous encodons aussi.

Il se trouve que les flottants ont réussi à prendre le pouvoir en valorisant le détachement au monde matériel et social, en faisant de leur situation une sorte de sommet de l'existence humaine, une image parfaite de l'homme. Il fallait pour cela un discours et un système discursif adapté à leur détachement.

Flotter au-dessus des résistances et de la matière revêche en prenant un bon pourcentage, tel est le must, le raffinement exquis, l'excellence du bon goût. Flotter au-dessus des contraintes serviles, communiquer d'en-haut, piloter de très loin, délivrer des leçons de savoir-vivre aux gueulants, admonester les bassesses du monde, faire appel à la paix et à la responsabilité de tous. Baigner dans une douce ambiance de termes anglais feutrés et agréables aux oreilles.

Le peuple ? Quel peuple ?

Pour les enfumeurs qui donnent le ton du bavardage dissuasif de fond, le peuple n'est qu'un mot. Un agrégat de particularismes, une fragile association d'intérêts, ponctuellement communs, généralement contradictoires. Cette déréalisation est pourtant un des héritages les plus problématiques du XX^{ème} siècle. Il nous laisse démuni face au mythe de l'individu libre qui, à grande échelle, ne produit qu'une addition fantomatique d'homoncules interchangeables.

La masse est acceptable car elle n'est que le prolongement de cet individualisme quantitatif. La masse ne veut rien, la masse consomme, la masse s'exténue. Le peuple est moins docile car il suppose une transformation qualitative, substantielle. Le peuple n'est pas simplement un accord entre des intérêts bien compris mais une promesse historique, une forme de salut qui modifie, pour cette raison même, la nature de ceux qui le composent. Cette modification substantielle effraie car elle renvoie aussi aux doctrines les plus réactionnaires. Elle choque le mythe de la liberté individuelle soustraite à la communauté d'appartenance. Elle contredit enfin la croyance fort répandue en l'autonomie radicale du sujet pensant, fondement absolu de ses choix et de sa volonté d'agir.

Ce que promettent les contempteurs du peuple n'est autre que le vide abyssal des démocraties marchandes, un horizon infini de résignations et d'abrutissements spirituels. Une condamnation à cette démocratie là. Que cette initiative soit impure, qu'elle s'accompagne de mauvais relents, un fumet par trop abject pour les beaux esprits, ne doit pas surprendre. Les beaux esprits, les fins palais se sont accoutumés au vide. Il les fait causer à condition de ne pas choquer un bon goût qu'ils préfèrent aux forces historiques. L'entre-soi satisfait plutôt que les violents déplacement de l'histoire. Ils s'accommodent très bien de ce qu'ils critiquent formellement. Combien pour faire la leçon au peuple ?

Les contempteurs du peuple savent qu'il s'agit là de la dernière menace sérieuse. Il est en cela nécessaire pour eux de la déprimer, de faire la preuve des saloperies qu'elle charrie, de fouiller les poubelles et d'exhiber la bassesse pour dissuader toute hauteur. Les éboueurs, pince à linge sur le nez, sont au balcon du spectacle. Le désir de ne plus végéter ne fait pas sens pour eux. L'offre est chatoyante, ils en sont les maîtres. Le peuple, c'est leur public et le public, leur salaire. La réduction est simple mais les effets dévastateurs. Ils ne forcent personne à adhérer. Bienvenue au royaume des esprits neutres, tempérés, du scepticisme tranquille, de l'intranquillité sereine, du doute bon ton, de la démocratie sans le peuple. Le peuple ? Un concept trop violent pour ces âmes grises, un affect trop menaçant pour ces sensibilités de coton. La démocratie sans le peuple, autrement dit le pouvoir sans la part maudite.

Dans un texte intitulé *La bandaison des clercs*, le nihiliste balnéaire tel qu'il se définit, expose, avec sarcasme et doigté, l'empressement de certains professeurs, universitaires et chercheurs à épouser la cause du peuple quand celui-ci s'échauffe. Ce réveil laisserait poindre l'espoir d'une articulation enfin possible entre les effets de langage au salon et l'action décisive au rond-point. Pour un philosophe qui ne croit pas à ce curieux attelage, autrement dit qui nous enferme dans les jeux de bouche, les théorisations révolutionnaires, critiques et para critiques sonnent creux. En particulier quand celles-ci font référence au *peuple*. Non pas que Frédéric Schiffter voit d'un mauvais œil les tribunes offertes à des « *sans-grades péri-urbains* ». Bien au contraire. Le problème posé est plus profond : *qui* est le peuple ? Est-ce les chauffeurs routiers, les petits patrons, les retraités, les chômeurs, les artisans, les commerçants, les paumés, chaque catégorie se divisant encore et encore pour échouer, à la fin de toutes les dichotomies, sur le seul, l'unique : l'individu.

Avec moins de style et de talent, cette rhétorique est aujourd'hui convenue. Le peuple serait une idée, « *un vent de boucle* ». Rien de réel, rien de consistant, *flatus vocis*. Qui est le peuple, qui peut s'en prévaloir ? Tout au plus une besace fictionnelle que l'on convoque hardiment pour les besoins de la cause sans trop regarder le contenu du

sac. A cette échelle, « *les détestations réciproques* » réapparaissent. Le gilet jaune servait juste à cela, les faire taire le temps d'une alliance stratégique aussitôt rompue après la bataille contre un méchant pouvoir. Lesquels, de ces hommes et de ces femmes, s'intéressent aux échauffements conceptuels de tous ces doctes théoriciens de la cause du peuple ? Voilà pour la pointe critique.

Est-il pourtant exact de dire que le peuple est une idée, d'en faire une dépendance de la causerie ajustable en fonction des intérêts du causeur ? Oui, si l'on accepte les prémisses irréfutables d'un idéalisme absolu qui déverse dans l'esprit tout ce qui traîne aux pieds des corps. Non, si l'on revient aux questions d'affects. Si l'on écarte les théories du contrat et les divisions de classes exclusivement liées aux modes de production, si l'on met de côté les versions nationalistes et mythiques, que reste-t-il ? Des individus pouvant s'agrèger en essaims en fonction d'intérêts bien compris avant de retourner à leur irréductible atomicité ? La jeunesse de l'esprit croit à la libre spontanéité de sa créativité et de son irrévérence. Elle croit être individuellement dépositaire d'une force de résistance qu'elle ne tirerait que d'elle-même. Elle se veut cause d'elle-même. *Évidemment*, pour elle, le peuple n'existe pas car tout *exister* est une dépendance de son pouvoir de statuer sur ce qui est ou n'est pas. Il s'agit moins d'un problème de classe sociale que d'un rapport à soi. Si le peuple existe, ne suis-je pas diminué ? Définissons ainsi le peuple : *relève du peuple tout ce qui existe collectivement en résistance au pouvoir de statuer*. Cette résistance est avant tout d'ordre affectif. Le peuple est donc moins une idée (il peut l'être aussi) qu'un mode de résistance affectif. Cette plèbe justement a son génie, sa force et ses modalités propre. Elle n'est pas seulement une dépendance de l'esprit qui statue – illusion bien philosophique d'ailleurs – mais une résistance au pouvoir de statuer. La plèbe, par nature, résiste. La plèbe n'en veut pas. C'est justement cette résistance passive, ce *ne pas en être* qui chagrine les maîtres causeurs.

Désenfumage XX

« ÉLECTIONS EUROPÉENNES - Selon un sondage Harris Interactive / Agence Epoka pour LCI, 25% des Français ont une bonne opinion de Nathalie Loiseau. Elle arrive derrière Benoît Hamon (27%) et devant Jordan Bardella (20%). »

La rédaction de LCI

.....

Le sondée – qu'on accompagnera de petits bâtonnets aux couleurs des candidats ou diagrammes de sondée – est notre nouvelle Pythie. Une série de pourcentages classés quotidiennement par ordre décroissant qui laisse moins de trace dans la cuisine que le marc de café ou les entrailles de poules. Hygiéniquement, la démocratie progresse. Ne sommes-nous pas passés, en trois siècles, des fèces du roi à celles de l'opinion publique ? Les défécations royales étaient qualitatives, gustatives. Texture, fibre et consistance. Celles de l'opinion sont quantitatives, inodores, vectorielles. Inutile d'éventrer les poules ou de jeter les osselets. La sondée dite d'institut résume et condense. La sondée maison, familiale, n'a pas la même valeur épistémique. La sondée d'institut est objective. Elle vous propose le fait et son interprétation. Le mystère des profondeurs insondables du ventre mou enfin accessible dès l'école primaire.

Monsieur Diafoirus le confessait déjà dans *Le malade imaginaire* de Molière : « *Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne ; et, pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.* » Le public (et non le peuple) est commode, retenons la formule. Ponction numérique du grand corps adipeux et présentation des résultats à vingt heures pour les retraités, en continu pour les actifs. Que ferions-nous sans eux, graphiques et petits bâtonnets ? Si rien n'était sondé, tout serait permis.

« *Sonde toi toi-même et tu sonderas les dieux* », ainsi parle le sage. Si la politique est l'institution lucide de la société par elle-même, la sondée est la ponction ténébreuse de la société par un autre. Politiquement malades, terrifiés par l'idée de voir sortir un boudin noir à la place d'un poulbot blanc, les gouvernants conjurent à l'avance ce qui pourrait advenir. Mais a-t-on vu un médecin du roi interroger le monarque sur son état de santé avant qu'il ne fasse ? Quel Diafoirus aurait eu le toupet de dire au roi ce qu'il devait faire ? Alors, s'il est vrai que le souverain n'est plus le roi mais le peuple, reconnaissez lui, avant toute sondée, le privilège inaliénable de se faire lui-même.

Cinquante nuances de brun-rouge

Ne vous trompez pas, le *rouge-brun* n'est pas la nouvelle tendance automne-hiver mais plutôt la mauvaise couleur sur le nuancier Pantone des maîtres causeurs. Tout ce qui s'éloigne de la ligne *progressiste* et *européenne* relèvera à terme du *rouge-brun*. Toute critique un peu instruite est très vite accusée aujourd'hui de faire le jeu des extrêmes. En France, extrême gauche et extrême droite. Nous avons ainsi assisté à une profonde recomposition de l'imaginaire politique lors de la dernière élection : de la bipolarité droite-gauche (particulièrement peu claire depuis 1983) à une opposition *Lumières* contre *rouge-brun*, parti unique de gouvernement contre extrémistes de tous poils. La stratégie élémentaire du pouvoir consiste ainsi à mettre en avant l'extrémisme, la fameuse *violence* (tantôt de l'extrême droite, tantôt de l'extrême gauche) pour justifier sa permanence. Même si cette stratégie montre aujourd'hui ses limites, elle reste tout de même encore opérante dans les urnes et dans les imaginaires.

Un individu qui porte une parole incarnée peut avoir plus de valeur que mille causeurs hors sol mais la parole d'un seul ne saurait faire une politique. L'expérience individuelle ne vaut qu'en tant qu'elle se transcende elle-même, qu'elle sort d'elle-même, qu'elle se *systématise*. Elle devient aussi plus abstraite au risque de décevoir les esprits à courte vue. Pourtant, trop systématique, trop générale, elle se perd. Nous sommes par conséquent condamnés à osciller subtilement entre le cas particulier et les grandes généralisations nébuleuses aussitôt absorbées dans la bouillie globale des *valeurs*, de la *démocratie* et du *progrès*. Viser juste contre ceux qui réduisent l'homme à sa matérialité en lui lançant pour le calmer des miettes chiffrées avant de lui faire croire qu'il existe un domaine réservé à l'analyse, à la réflexion à *côté du peuple*, au-dessus, inaccessible. Toutes ces niches (*décodeurs*, *les informés*, *les décrypteurs...*) ne sont là que pour justifier des droits à la parole non des devoirs à la probité.

Platon, dans le *Philèbe*, nous montre à quel point les sophistes, les camelots, font l'unité trop vite ou trop lentement (*braduteron kai hapton, 17c*). Ils passent, comme la majorité des faiseurs d'opinion que l'on doit souffrir quotidiennement, de l'exemple à la généralité en sautant par dessus les intermédiaires. C'est pourtant dans cette zone mixte que se joue le sérieux de la pensée. Dans un univers mental qui ne parvient plus à penser les médiations, nous passons *immédiatement* du détail à la généralisation. L'énervement d'un homme en gilet jaune devient *le populisme*, la colère d'un autre *la haine de la démocratie*. Nous ne savons plus maîtriser nos généralisations. De la micro analyse à la pensée mondialisée, de la subtilité d'un dessin satirique aux slogans grossiers sur la liberté d'expression, les étapes intermédiaires deviennent progressivement illisibles. Le politique s'efface à mesure que s'affaiblit la capacité de nous situer entre les idiomes particuliers et les slogans globaux. Les supports d'information stroboscopiques, particulièrement adaptés aux causeries de surface, détruisent les liens logiques. La cohérence intellectuelle consiste pourtant à restaurer les liens invisibles, une rationalité cachée derrière les illusions de surface. Ce travail artisanal suppose une grande attention, une constance du regard aujourd'hui attaquée par la non-pensée minute. Le contraire de l'amnésie entretenue par une consommation insensée de nouveauté. Qui aurait l'idée de lire aujourd'hui des articles de presse publiés il y a trois ans pour comprendre la cohérence d'une logique de pouvoir ? Qui a intérêt à le faire dans un système promotionnel qui enterre quotidiennement ce qu'il a promu la veille et à grand bruit ? Au moins deux écoles ici. Ceux qui consolent et vendent des baumes réconfortants pour vivre, cette fameuse sagesse des modernes ou des endormis, et ceux qui défient l'existant. Il n'y a pas de baumes réconfortants et nous mourons la bouche ouverte dans un dernier cri indécidable. Il est essentiel de régler très vite ce problème pour passer aux choses sérieuses et se rappeler que l'activité critique est incompatible avec les niaiseries consensuelles sur le sens de la vie.

La pensée d'ici-bas est une de ces choses sérieuses toujours menacée par le Goliath de la non-pensée. La force des viscères est toujours faible sans l'exigence de la pensée qui vise juste. La perception

médiatique globale s'inscrit dans cette logique. Les viscères contre le logos, la bouillie intestinale contre le discours construit. Afin d'organiser ces amas viscéraux infra-critiques, toute une gamme chromatique est offerte, ces nouvelles gommettes de la non-pensée politique. Soit vous défilez sagement avec des ballons roses (manif pour tous) ou violets (manif contre les violences sexistes), soit vous êtes *rouge-brun*. Dans le spectre, il y a les bonnes et les mauvaises couleurs, celles qui rassurent le démocrate affiché et celles qui l'inquiètent, le menacent.

Pour comprendre la nature d'une action, il convient de réfléchir à ce que le pouvoir dit d'elle. Le discours est déterminant. Jamais un gouvernement ne dira qu'il a honte de la famille ou qu'il est fier des violences sexistes. Par contre, il peut le dire d'une forme de contestation qui, sans être affiliée à un quelconque parti politique, est politique dans son essence. Une fois encore, il faut tordre les mots de ceux qui les tordent. Certains manifestants eux-mêmes, par peur d'être situés donc réduits à un schéma d'interprétation mécanique qu'ils connaissent parfaitement, de recevoir leur gommette, ont vite fait de dire : *nous ne sommes pas politiques !* En réalité, ils sont au plus haut point politiques dans un univers de représentation qui lui ne l'est plus du tout. Le renversement est complet : ceux qui rappellent le politique dans l'espace public se disent non politiques et ceux qui dépolitisent quotidiennement les discours se présentent comme des experts politiques.

C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre l'usage de la formule rouge-brun. Disqualifier le politique en le simulant par un discours sur le politique dont les codes (extrême droite, extrême gauche, rouge-brun, fasciste, anti-fa etc.) permettent de construire une textualité quasiment infinie. Il va de soi, une fois encore, que ces discours dissuasifs ont une double fonction : dépolitiser avant de repolitiser dans un code dont vous resterez à jamais prisonnier. La fameuse alliance impossible entre l'extrême-droite et l'extrême-gauche alors que ces deux groupes sont, pour une large part, totalement artificiels. La surmédiatisation d'une infime partie de ces groupes, groupuscules surmédiatisés en proportion de leur nombre réel, nourrit une mythologie utile aux gouvernements médiocratiques. Les médias en redemandent. Des gourous internetiques et autres agitateurs attisent le tout en épandant un vocabulaire guerrier

(fa-anti-fa), devenant ainsi les alliés objectifs du cynisme au pouvoir qui n'en demandait pas tant. Ces mises en scène, aussi abstraites et irréelles que ce qu'elles sont supposées combattre, entretiennent elles aussi la dépolitisation ambiante, rendant inaudible la voix des sans voix. C'est ainsi que l'on mesure le vide de notre époque, tout autant que le déni du politique, les deux étant d'ailleurs profondément liés.

Le piège, une fois encore, est symbolique mais il n'est pas pensé puisqu'on ne pense plus le symbolique. Et on ne pense plus le symbolique parce qu'on ne pense plus l'imaginaire collectif. L'hyper-réalité dans laquelle nous baignons, la saturation d'images, de flux d'information, déstructurent profondément notre univers mental. Incapable de raisonner en catégories abstraites (*symbolique* en est une), collés aux écrans, nous passons d'une couleur à l'autre : arc-en-ciel, rose, violet, rouge-brun pour arriver, en fin de course, à prendre les flashes stroboscopiques que nous recevons pour des réalités. Les grands perdants : l'intelligence et le bien commun. Tant que nous ne parvenons pas à briser cette sidération, nous sommes condamnés à une montée aux extrêmes, non pas du *rouge-brun*, mais de la simulation et de la violence.

Désenfumage XXI

« C'est effectivement contre cette culture là, contre cette alliance rouge-brun nouvelle qu'il a positionné, contre ces complicités, ces œillades qui vont de la droite de la droite au parti de Jean-Luc Mélenchon qu'il a essayé de reformater sa doctrine, peut-être pour le meilleur et peut-être parfois pour le pire. »

Alexis Lacroix, France culture, 26 novembre 2017.

.....

Laissons de côté la chute, purement rhétorique, à laquelle personne ne croit après une telle tirade. Autrement plus fine est l'utilisation du vocabulaire *rouge-brun*. Face à la montée d'une opposition à la fois anti-libérale et anti-européenne, le clivage droite gauche ne tiendrait plus. Sans répondre sur le terrain politique, en assumant une conflictualité irréductible, l'enfumage consiste ici à masquer que la première violence symbolique consiste à exclure du champ de la légitimité politique des positions qui ne se soumettent ni à la loi du divin marché ni aux déclarations d'amour délirante vis-à-vis du marché commun. L'usage du vocabulaire rouge-brun joue sur les implicites de l'histoire en excluant d'emblée la rigueur des arguments. Nous ne sommes pas si loin des procès en sorcellerie ou des logiques d'excommunication. Sorte de marque noire, le *rouge-brun* est un opérateur symbolique d'exclusion de la conflictualité politique.

Le fumet anti-complotiste

Les maîtres causeurs affectionnent les formules *théories du complots* et *fake news*. A l'image des gommettes colorées qui délimitent l'acceptable et l'intolérable, ces antiennes font partie des stratégies dissuasives de nos démocraties marchandes. Délirez sur le grand complot et vous aurez des chances de faire la une des chaînes d'information, d'être cité et vertement critiqué par les pseudos-éclaireurs du moment, décodeurs et autres informés. Par contre, produisez de la pensée, analysez les logiques de dissuasion des maîtres causeurs et vous ne serez jamais convoqué pour montrer en quoi ces stratégies empêchent la réflexion critique plutôt qu'elle ne la relance. L'obscurantisme est là. En guise de mise à disposition de l'information vous ne serez jamais déçu : le plus obscur est bien souvent le plus visible.

Pour quelle raison le complotisme est un sujet sans objet, autrement dit un sujet pour pseudo-éclaireurs ? Comme il n'existe pas de complots en général, il n'existe pas non plus de théorie du complot en général. Chaque situation, distincte d'une autre, se doit d'être analysée pour ce qu'elle est, singulièrement, au cas par cas. On ne réfute pas un discours en affirmant qu'il relève d'une *théorie du complot* ou du *conspirationnisme*. On ne réfute rien en collant des étiquettes sauf dans un univers mental qui procède par anathèmes pour s'éviter de penser, sauf à réinventer les procès en sorcellerie. Le *complotisme* est ainsi l'autre nom de la paresse intellectuelle de celui qui veut réfuter à peu de frais. Cette paresse prolifère quand le temps de la pensée est un obstacle à la rentabilisation marchande des flux de paroles.

Les polices politiques connaissent cela très bien : ne pas réfuter, salir. « *C'est la théorie du complot* », sorte d'équivalent du « *c'est un gauchiste* » ou c'est un « *facho* ». Au second degré, de pseudo-éclaireurs empilent des poncifs pour essayer de cerner les contours d'un objet

qu'ils créent de toutes pièces pour les besoins de leur causerie. Les antinomies de la paresse ont de beaux jours devant elles. Il se trouve que pour démasquer la stupidité, faire ressortir un grand délire, nous n'avons aucun besoin de ces concepts : *complot, complotisme, conspirationnisme, théorie du complot*. Il suffit de réfuter en faisant usage de son jugement et en prenant soin de distinguer les contextes d'énonciation. Il arrive même que le propos tenu soit à ce dérisoire qu'il se réfute tout seul, qu'il s'effondre sous son propre poids. Mais il se peut aussi que derrière l'apparente étrangeté de la thèse soutenue se cachent des analyses qui ne soient finalement pas si simples que cela à réfuter. Bref, tous les cas de figures peuvent se présenter. Une diversité qui tranche forcément avec le radotage des pseudo-éclaireurs somnambules du conspirationnisme.

Désenfumage XXII

« S'ils sont eux-mêmes à prendre avec précaution, compte tenu des marges d'erreur inhérentes à tout sondage, les résultats de l'étude sur le complotisme publiés dimanche 7 janvier [par la Fondation Jean-Jaurès et Conspiracy Watch](#), font froid dans le dos. Cette enquête de l'IFOP, réalisée en ligne les 19 et 20 décembre auprès de 1 252 personnes, montre une forte prégnance des théories du complot au sein de la population française en général, et des plus jeunes en particulier. Seules 21 % des personnes interrogées ne croient à aucune de ce genre de théories qui ont été soumises, via différentes assertions, à l'échantillon. »

Jean-Baptiste de Montvalon, *Le Monde*, 08 janvier 2018

.....

Qui a intérêt, au fond, à nous faire croire que le complotisme est partout hormis celui qui a quelque chose à cacher ? Descartes commence son *Discours de la méthode* par cette formule évidente et profonde : le bon sens. Pourquoi se défendre contre des discours singuliers et des opinions particulières en mobilisant des gros concept : *le complotisme, la théorie du complot* ? Est-il besoin de mettre en avant un quelconque complot quand nous avons les moyens, certes parfois difficiles à établir, de réfuter un discours. Soit nous sommes capables de le faire et nous le faisons. Soit nous en sommes réellement incapables et nous nous taisons. Le complotisme est en cela le discours par excellence du demi-habile qui ne peut ni réfuter ni se taire. Un beau discours de causeur pour notre temps. Ne pas prendre le risque de la réfutation, le risque et le labeur afférent, tout en passant pour une conscience qui n'est pas dupe. Double profit. La critique du complotisme est en cela une idéalité qui se veut réaliste, une idée vague qui se donne le sérieux de l'analyse. Une forme du discours utile qui empêche de discerner, de faire le tri. Elle convient parfaitement à cette pensée-minute qui a besoin en quelques secondes de savoir où est le bien, où est le mal, où est le mesuré, où est le démoniaque. Cette idéalité résume à elle seule l'état de la critique aujourd'hui qui bien souvent, à défaut de démasquer quoi que ce soit, masque sa paresse dans un fumet pseudo-lucide.

Le tautisme

Nous devons ce curieux concept à Lucien Sfez. Contraction de tautologie et d'autisme, ce mot hybride désigne un phénomène bien connu : la substitution à la réalité des signes de la réalité, signes qui à force de se dupliquer sans dehors finissent par acquérir une *forme de réalité*. Sans extériorité, sans contact avec le dehors, le tautisme n'a affaire qu'à lui-même. Duplication de l'identique qui fait de la répétition d'un discours une preuve. Avec le tautisme, tout se confond : la représentation et l'expression, l'émetteur et le récepteur, le signifiant et le signifié. Il est en cela solidaire d'une *désymbolisation* et accompagne notre incapacité croissante à organiser notre espace mental à partir de symboles qui donnent un sens à la pensée et à l'action.

Le tautisme est à son aise dans les sciences cognitives. La modélisation de la pensée comme une computation, une modélisation que l'on retrouve dans le langage des maîtres causeurs les plus à la pointe (avoir un *logiciel* politique, *encoder* une question, *traiter* une information, *matcher* des données etc.), n'est pas une idéologie politique comme les autres, autrement dit un système de valeurs et de représentations que l'on pourrait combattre sur le seul terrain des idées. Tout combat suppose en effet une adversité qui se déclare telle. Adversité qui fait nombre avec moi, du dehors, adversité qui se risque sur une modalité négative. Si les machines, les calculateurs, les algorithmes peuvent fonctionner sans dehors, en ayant affaire qu'à leur propre développement, la pensée humaine est d'une autre nature : elle transcende le monde et se transcende elle-même. Les *développeurs* sont légions ; les *transcendeurs* sont en voie de disparition.

Le moyen de cette transcendance, son support imaginaire, n'est autre que sa capacité de symbolisation, autrement dit de *déprise*. En symbolisant notre relation au monde, en nous en déprenant, nous sommes capables de le penser tout en faisant droit à sa réalité. Une réalité certes problématique, discutable et discutée, un enjeu de luttes

conflictuelles. Un ordre politique apparaît pourtant quand la question de la réalité vécue et pensée est encore l'objet d'une conflictualité symbolique. Le tautisme abolit définitivement cette conflictualité et le politique avec elle. Ne reste que des tourniquets de mots, les fameux éléments de langage qui ne renvoient qu'à eux-mêmes dans une circularité sans objet. Les mainates en marche forcée appellent aussi cela de la communication.

Contrairement à ce que pensent la plupart des intellectuels du temps, la plus grande menace qui pèse sur nous est d'ordre spirituel. Un gros mots quand notre imaginaire amoindri ne mesure la valeur qu'à l'horizon de la plus plate matérialité. Dominés par des modèles de computation sans dehors, infaillibles et parfaitement rationnels, nous serons bientôt dans l'incapacité de pouvoir nous situer. Plus le tautisme étendra son emprise, plus les modèles de simulation seront puissants, moins nous pourrons sortir d'un état de sidération hébétée. Un temps viendra où ce concept même n'aura plus aucun sens. Nous ferons référence encore longtemps, sans trop y croire, à des termes historiques (*réaction* et *progrès*) mais le facteur déterminant de nos sociétés, à force d'hypervisibilité, ne sera plus pensable. Non pas simplement le facteur technique mais le facteur mimétique qui en est aujourd'hui l'élément déterminant.

Les effets sur les esprits de la répétition sidérante des mêmes informations qui tournent en boucle, les dommages mentaux de cette duplication de discours autistes sont *incalculables*. On ne peut en effet mesurer les dégâts qu'à partir d'une règle de mesure, une équerre spirituelle qui échappe aux *big data* et aux simulations numériques. Équerre spirituelle qui relève de l'interprétation, du jugement et qui nous autorise à dire que l'homme rapetisse. Un rapetissement qui ne peut se penser, pour reprendre la belle formule de Roland Barthes, que dans un acte plein d'écriture.

La destruction instituée des capacités de résistances symboliques commence à l'école. L'implantation du numérique, sous l'alibi de la modernité, est le plus sûr moyen d'anéantir notre pouvoir d'interprétation et de jugement. Elle gonfle, chaque jour passant, le tautisme ambiant. Ne plus penser, ne plus juger, mais traiter des

informations dans une dépendance sans cesse croissante aux machines. Le tautisme est beaucoup plus qu'un mot hybride. C'est une création de sens, une idée qui est aussi le signe d'un écart, d'une inadaptation, d'une faille, d'un lapsus. Peut-être faut-il, pour inventer de tels mots, ne pas ressentir les bénéfices de la conformité qui animent ceux qui se satisfont des bénéfices de la conformité. D'aucuns appellent cela une « pensée radicale ». Je crains qu'il faille aujourd'hui aller plus loin. Le passage des forces de domination aux logiques d'hégémonie transforme aussi, sous la pression balbutiante mais inéluctable de l'intelligence artificielle, ce que nous avons en tête en faisant encore usage du mot « pensée ». Sa radicalité justement. Ce qu'il y a de radical dans la pensée, sa puissance incomparable quand on cherche justement à la comparer à celle des machines qui encodent, c'est qu'elle est capable à tous moments de sortir de l'auto-référence. Non pas en ajoutant un nouvel encodage mais en faisant de l'auto-référence un problème pour la pensée.

*Le causeur tautiste répète en boucle les mêmes éléments de langage, incapable de se réfléchir. Là où le maître penseur imposait sa réflexivité aux autres consciences, au risque du dogmatisme, le maître causeur dénie à la conscience qui lui fait face toute capacité de réflexion, au risque de la plus grande vacuité. Gouverner par le vide : ne pas répondre, ne pas considérer le problème soulevé, ne pas tenir compte des arguments les plus sensés mais former une réalité nouvelle en martelant des signes sans signifiés. Ces opérations discursives peuvent très bien se passer de la réalité qu'il s'agit de travestir. Ceux qui s'accrochent à quelque empan réalistes, qui cherchent à mettre un contenu derrière ces tourniquets nominaux seront vite accusés d'être « hors sol ». Il suffit de le dire. Un tel renversement est rendu possible par l'indifférence grandissante dont nous faisons preuve vis-à-vis des contenus des discours reçus. Nous avons désappris à tirer toutes les conséquences de la vacuité, par paresse, par résignation, par lassitude. Nous devenons indifférent aux enjeux symboliques que l'on ne pense plus. L'hyper réalité dans laquelle nous baignons, la saturation d'images, de flux d'information, déstructurent profondément notre univers mental. Incapable de raisonner en catégories abstraites (*symbolique* en est une), collés aux écrans, nous passons d'une couleur à l'autre : arc-en-*

ciel, rose, violet, rouge-brun pour arriver, en fin de course, à prendre les flashes stroboscopiques que nous recevons pour des réalités. Les grands perdants : l'intelligence et le bien commun. Tant que nous ne parvenons pas à briser cette sidération, nous sommes condamnés à une montée aux extrêmes, non pas du *rouge-brun* mais de la simulation et de sa violence.

Trancher dans le mou

Lisons *L'apologie de la barbarie* d'Emil Cioran, un texte en particulier, « Le renoncement à la liberté », publié dans *Vremea*, le 21 février 1937. Ce texte, avec d'autres, réédités par les éditions de l'Herne avec une mise en garde pose sérieusement le problème de la violence et de la démocratie ou plutôt du régime que l'on appelle encore démocratie par usage et abus d'usage.

Emil Cioran, à contre-pieds de tous les démocrates de salon, expose les raisons pour lesquelles les hommes, dans certaines conditions déterminées de l'histoire, préfèrent renoncer à la liberté plutôt que d'être intoxiqués par elle. Il écrit ceci : « *la démocratie est la plus grande tragédie des couches sociales qui ne participent pas directement à l'histoire* ». Voilà aujourd'hui ces couches ralliées de force à un projet dont elles ne se sont plus depuis longtemps les agents, un projet de civilisation qu'elles subissent de jour en jour toujours plus violemment. Elles sont sommées de marcher, de suivre le pas, « *sans avoir aucune adhérence* ». On leur demande de flotter alors qu'elles sont encore enracinées à quelque chose. On les arrache à leur condition sans faire d'elles « *un facteur actif de l'histoire* », de sorte, ajoute Cioran, que « *la plèbe éternelle a été engagée dans une responsabilité pour laquelle elle n'avait aucune appétence.* ».

Nous savons, là réside la plus criminelle lucidité, que les arguties sur la violence, les finesses camusiennes sans Camus, masquent notre volonté de ne rien changer à l'ordre des choses. Telle est la véritable nature de notre cynisme et de notre dévotion à cette démocratie marchande dont nous avons parfaitement calibré la valeur. Nous savons, là réside la plus effrayante conscience, que le fond de ce mouvement historique n'est pas démocratique, qu'il s'agit d'autre chose, d'une force autrement plus violente et dévastatrice qu'un énième aggiornamento participatif et citoyen. Nous savons enfin, là réside la plus grande solitude, que la liberté n'est pas le terme, qu'il y a plus, que

la brutalité de l'histoire est, comme l'affirme Cioran, « *la seule solution contre le désabusement de l'intelligence.* » L'histoire choisit alternativement entre l'espoir de la liberté et la destruction des conséquences du déracinement qu'elle occasionne. Le balancier oscille sans cesse. Nous sommes au point de retour.

Le démocrate de salon et ceux qui légitiment l'insurrection depuis le leur se font face. Les premiers s'arrangent avec leur cynisme et leur dévotion. Ils savent parfaitement, les voilà désormais bien informés, que sans cette brutalité qu'ils masquent de leurs bons mots, le même reviendra au même. Les morts ont toujours eu le pouvoir de renverser les vivants, ils les gouvernent. Mais les belles âmes du statu quo, les moralistes du temps qui soignent leur conscience plus que leur probité, ne détestent pas à ce point ce qu'ils ont sous les yeux. Les seconds rechignent, en général, à voir la violence qui les fascine, l'incapacité dans laquelle ils se trouvent de vivre sans axe et sans structure. Pour des raisons subtiles, qui échapperont toujours au démocrate de salon, l'intellectuel isolé rejoint la plèbe éternelle qui ne dissentera jamais sur la légitimité de la violence, celle qui cogne et se brise contre le temps. Elle a d'autres choses à accomplir cette plèbe éternelle. Son destin est d'une autre nature. Son héroïsme aussi. « *Une époque de libertés infinies, de démocratie « sincère » et extrême, qui se prolongerait indéfiniment, signifierait la chute inévitable de 'humanité.* » Que nous dit Cioran et à qui parle-t-il ? Qui peut aujourd'hui comprendre la profondeur de cette idée sans nous ensevelir défensivement sous sa mélasse démocratique, sans rouvrir les charniers d'une histoire qu'il n'a pas vécue, sans nous assommer de grandes leçons humanistes ? Les intellectuels, les philosophes, les causeurs ne font pas l'histoire. Ils la contemplent et la mettent en forme. Demain, le démocrate de salon et l'apologue de l'insurrection ne seront pas en première ligne. Que le premier ne fasse pas hypocritement la morale au second, que le second soit au moins lucide sur sa brutalité d'emprunt. Les deux font souvent banquette.

Vient alors le moment du choix, de la détermination. De quel côté se situer ? Il n'y a pas de moyens termes, il n'y a pas d'issues, il n'y a pas d'équilibres branlants. Il n'y a que des choix nets. Toutes les arguties

normatives sur les limites de la violence manquent leur cible et finissent par succomber dans le désert de la liberté. D'aucuns se sentent à l'aise dans ce désert, grand bien leur fasse, dans ce torrent de vacuité qui finit par placer au pouvoir des spectres qui renvoient à la plèbe l'image arrogante de son éternelle défaite. Ils ne veulent pas de ces spectres ? Qu'ils le prouvent alors, en acte, qu'ils se battent, qu'ils les affrontent, ce qu'ils ne font évidemment jamais.

Le démocrate de salon est toujours moins bavard quand l'écrasement évite son pied, quand le joug s'exerce sur d'autres. D'autres laissent venir à eux des dispositions contraires. Ils savent que la brutalité seule peut changer l'ordre du monde, qu'elle est « *la condition du triomphe politique et une défaite spirituelle* ». On ne peut avoir les deux *en même temps*.

L'asphyxie : un drame symbolique

« *Les mauvais sociologues et les piètres théoriciens ignorent splendidement l'intime solidarité entre un régime social et un type anthropologique* ». Cette analyse de Cornélius Castoriadis dans *La montée de l'insignifiance* vaut particulièrement ici. Quel type d'homme pourra encore résister demain à ces innombrables processus de désintégration symboliques. Pourquoi y résisterait-il d'ailleurs ? Pour quel gain ? Sera-t-il formé pour se dresser contre des processus de dressage qui n'ont pour autre fonction que de dissuader la critique ? Pour les maîtres causeurs, la valeur d'usage du signe (j'use de ce signe et pas d'un autre car je vise derrière lui cette réalité et pas une autre) doit s'effacer au profit de sa seule valeur de commutation (j'use de ce signe parce qu'il me fait penser à un autre signe). Cette liquidation du symbolique ne semble pourtant pas toujours être vécue comme une catastrophe. Pourquoi ? En grande partie parce qu'ils ne voient pas le problème pour être devenus incapables de le penser, autant dire de le structurer symboliquement. Une forme de surdité qui est aussi, sûrement, une protection, un repli devant l'ampleur de la tâche. La liquidation du symbolique, sa perte, ne trouve plus d'expressions symboliques adéquates. L'attaque est massive et inédite : elle touche au cœur de nos capacités de résistance. Il ne s'agit pas d'une censure mais d'une reconfiguration imaginaire à ce point profonde qu'elle nous laisse démunis. Le travail idéologique fondamental ne consiste pas à s'attaquer d'abord aux contenus mais   les rendre inaccessibles en dynamitant les liens symboliques qui nous rattachent à eux.

La question n'est pas de savoir si l'écriture peut changer quelque chose à la catastrophe en cours mais de savoir si, à travers elle, nous pouvons,  pisodesquement, y échapper. Gaston Bachelard, à propos de l'imagination de la qualité, écrit : « *La plus grande lutte ne se fait pas contre les forces réelles, elle se fait contre les forces imaginées. L'homme est un drame de symboles.* » Mais que reste-t-il de la lutte quand l'imagination n'a plus la force d'imaginer ces forces contraires ?

Les maîtres causeurs, dans des registres faussement variés, servent à cela : nous empêcher de nous signifier. Ce sont des voleurs de parole.

A partir du moment où la question de la légitimité, de la profondeur d'un discours n'est plus posée, que nous devenons inattentifs à la forme pour être fascinés par la production, des pans entiers de la nature de notre aliénation nous échappent. Dénoncer l'oligarchie avec des slogans publicitaires suffit à vous faire passer pour un dissident. Cette subversion de pacotille, enfantée par une phase de crise des significations inédites (qui est capable de dire ce qu'est encore une critique intellectuelle ?), ne fait qu'approfondir l'extension du domaine de la causerie. Dire que le « *macronisme est une nouvelle variante du fascisme* », pour donner des gages à un public docile, participe de l'obscurantisme ambiant. Faire passer celui qui la prononce sur les plateaux télévisés de l'insignifiance pour un jeune dissident censuré par les médias augmente encore l'obscurité. Sommes-nous condamnés à ne plus pouvoir recevoir que les slogans imbéciles de mégalomanes, incapables de nous situer dans des univers de significations appauvris ?

Désenfumage XXIII

«Macron, il ne comprend pas les gens qui n'ont pas de fric, j'en peux plus de son petit air narquois. »

Phrase rapportée d'un rond-point par Lucie Soulier, journaliste au Monde.

.....

Le « petit air » dont il est ici question, perçu par des hommes et des femmes qui ne partagent pas les codes du cynisme mondain, relève de la violence symbolique. Dans les marges, pourtant essentielles, de la violence économique, des questions de salaires et de pensions, de taxes et de dégradation des conditions de vie matérielles, un autre combat se joue. Pour une large part de la médiasphère française, l'arrogance est de droit, ce « petit air » commun. Editorialistes surpayés, experts paternalistes, journalistes culturels qui usurpent des titres surfaits relativement à la valeur réelle de ce qu'ils produisent, autant de maîtres causeurs qui confortent un système de domination symbolique qui n'est plus pensé. Il vient couronner une obscénité qui s'octroie tous les titres et qui cligne de l'œil. Il est le rictus facial d'un ordre unique qui a érigé la fausseté et le simulacre en principe de pouvoir. L'ordre des plus malins qui ignorent la profondeur des valeurs qu'ils singent et qu'ils pastichent. En une formule simple, cette manifestante en gilet jaune résume l'ampleur du problème et la nature du mépris qu'elle ressent.

Les maîtres causeurs prospèrent sur une indifférence à l'exigence intellectuelle. Ils transforment l'opinion en superdoxa, la superdoxa en un produit de grande consommation. Ce sont des spécialistes de la bouillie et du grand mélange. Appauvrissant les contenus pour gagner en notoriété, ils exploitent l'indifférence de l'homme occidental à lui-même. Il ne saurait y avoir une quelconque autonomie politique sans une capacité de se signifier, d'être capable de porter une parole qui ne soit pas simplement une réverbération de la jactance moyenne dupliquée par la myriade de causeurs qui font aujourd'hui l'opinion publique. Les maîtres causeurs rendent conformes des façons de dire, certainement pas des idées. Ce en quoi les critiques d'André Glucksmann dans *Les maîtres penseurs* en 1977 sont aujourd'hui dérisoires. L'idéologie n'a plus besoin de passer par des systèmes de pensée, des hiérarchies de valeurs ou des vertus aristocratiques. Il lui suffit d'empoisser, de créer les conditions d'une absence de pensée, de dissuader ceux qui auraient encore quelque chose à penser de cette asphyxie généralisée et de l'effrayant conformisme qui nous tient lieu aujourd'hui de « vie des idées ». Soutenez *la démocratie* contre *les extrêmes* ou dénoncez avec des trémolos dans la voix *l'oligarchie* et vous participerez au prochain débat. Essayez de montrer à quel point tout est fait pour que nous soyons désormais incapables de penser ce qui nous arrive et votre voix restera inaudible.

Jean-Claude Michéa formule dans *La double pensée* le problème qui nous occupe à loisir – ce qui ne signifie pas que ce loisir, contre la passivité imbécile de l'industrie du divertissement, ne soit pas aussi *un travail actif*. « *Il reste qu'aucune société décente ne verra jamais le jour, si l'on renonce par avance à toute critique morale et philosophique du détournement des capacités créatrices de l'être humain à des fins contraires au bien commun ; autrement dit à des fins qui ne sont utiles qu'à l'enrichissement de quelques-uns, tout en nuisant à la santé, au bonheur et à l'intelligence critique du plus grand nombre.* » Comment savoir ce qui est contraire au bien commun ? Quelle équerre ? Quel étalon ? Après tout, le bon publiciste fait marcher le commerce, crée de l'emploi, favorise la consommation et la croissance. S'il a, en outre, suffisamment de talent pour nous faire rire, s'il peut à

l'occasion animer une causerie morale et philosophique, la critique de Jean-Claude Michéa semble tomber à plat. Au nom d'un certain réalisme économique, d'une efficacité affichée, il est désormais impossible de poser politiquement cette question de la critique morale et philosophique. Entre le chantage à l'efficacité et l'intelligence critique du plus grand nombre, il va pourtant falloir trancher notre « drame symbolique ». Trancher donc prendre une décision, ce que refusent les maîtres causeurs polymorphes du « en même temps ». Trancher autant dire se risquer sur un terrain où la philosophie (puisque l'on parle d'elle) n'est pas simplement un divertissement culturel et mondain, une causerie, mais un dispositif d'armement intellectuel qui porte haut le fer. Trancher autrement dit en finir avec l'odieux nappage de la séduction sirupeuse, ces voix suaves de biches radiophoniques qui aiment tout, ces philosophes en politique qui clignent de l'œil, ces marchands de bouillie sous vide. Retrouver le sens et l'esprit du combat intellectuel, de l'affrontement à visage découvert au risque de mettre sur le tapis la nature exacte des petits commerces de la critique.

Les armes de la critique poussent la formule de Jean-Claude Michéa un cran plus loin, sur le terrain de la lutte symbolique. Étant donné que cette critique morale et philosophique nous est refusée (en règle suffisamment générale pour en faire un principe du *modus vivendi* des démocraties marchandes) nous allons devoir aller la chercher avec des moyens *moins philosophiquement conventionnels*. Le caméléon sirupeux, causeur de son état, prend le peuple à témoin de cette morsure soudaine : « *Regardez tous ces extrémistes, ils ne sont pas démocrates ! Ayez confiance en moi, je suis le seul rempart pour garantir vos libertés face à ces chiens qui mordent nos plus belles valeurs.* » Le maître causeurs n'ignore pas que les coups les plus durs viendront d'une critique morale et philosophique. C'est aussi pour cette raison qu'il met les bons signifiants de son côté. Il lui faut pour cela toute une armée de petites mains, éditorialistes soumis, pseudo intellectuels. Il est symboliquement armé lui aussi. Ce qui rend le « *drame de symbole* » à venir d'autant plus passionnant.

Désenfumage XXIV

« *Mais où est passé l'air frais* » ?

Un anonyme

.....

Personne sur la place n'a intérêt à désenfumer plus que de raison. Pourquoi ? Les animateurs du présent qui font l'opinion et le pluralisme libéral de nos démocraties marchandes ne vont tout de même pas se tirer les uns sur les autres. Ils se ménagent et font des ménages. Cette logique implacable est incompatible structurellement avec l'activité critique. Et ce n'est pas en créant un nouveau média de masse que cette situation changera car tout se joue dans une somme de détails, de glissements, de fines falsifications, dérisoires à l'unité, aux conséquences désastreuses dans l'ensemble. De ce point de vue, cet essai ne peut être qu'un minuscule ballon sonde.

Petite confiance entre deux apnées : si je fais ce travail, c'est que j'estime qu'il est de mon devoir de le faire. Non pas pour répondre à je ne sais quel impératif catégorique mais pour rester cohérent. Je ne peux pas enseigner la philosophie dans l'institution et ne pas lutter, hors de l'institution, contre des logiques qui, à terme, enfumeront définitivement l'auditoire. Que certains « *philosophes, écrivains* » se gargarisent de liberté et de démocratie pour sauver leur conscience et leur salaire n'est pas mon affaire. Je ne fais ici, avis aux annésiques, que poursuivre avec d'autres moyens un travail critique, en vogue dans les années 60 et 70, qui s'efface progressivement du paysage intellectuel français. Très loin d'être le résultat d'un complot ourdi par des puissances occultes, cet état de fait est le résultat d'une démission face à la puissance du marché.

Mais n'en déplaise aux enfumés, il existe bien un lectorat caché, souterrain, des esprits qui comprennent parfaitement la nature des enjeux et les grosses ficelles de la l'enfumage généralisé. Ces hommes et ces femmes, honnêtes, ne sont pas payés pour enfumer l'auditoire. Ils ont souvent un travail décent, un intérêt pour le bien commun et un esprit suffisamment résistant pour s'opposer encore. Il est, toujours pour le marché, de première nécessité de les qualifier « *d'extrêmes* » ou de « *rétrogrades* », rhétorique imbécile qui ne fera pas illusion très longtemps. Nous n'avons pas besoin « *d'une nouvelle expérience de presse* » ou d'un « *nouveau média* » mais d'individus qui ont le courage de faire passer la probité avant toute autre raison. L'inverse est la raison terminale de notre asphyxie.

Conclusion

Respiration critique

« De toute façon, il vaut mieux une analyse désespérante dans une langue heureuse qu'une analyse optimiste dans une langue désespérante d'ennui et démoralisante de platitude. »

Jean Baudrillard, *La pensée radicale*.

Ce qui est en train de se jouer n'est autre que le procès d'une fabrication de l'opinion publique. Nous connaissons les procédés de dépolitisation, nous en sommes depuis des années les témoins scrupuleux et attentifs, aussi bien du côté des producteurs que du côté des consommateurs. Cette dépolitisation va de pair avec un effondrement de ce que la tradition a pu nommer *pensée critique*, une volonté de défier l'existant, de contester les fausses évidences, les avachissements spirituels d'un marché acéphale répondant à la loi de l'offre et de la demande quand la demande n'est plus qu'une dépendance de l'offre elle-même. Il faut pour cela des modèles, une exigence pour soi et pour les autres. Il faut des maîtres à penser pour résister à l'enfumage. Les références à Baudrillard, Ellul, Castoriadis, Grosz, Anders, Adorno, Bourdieu, Marcuse, Kraus, Horkheimer, Arendt, Barthes, Deleuze ne sont pas des prétextes à exposés. Ce sont des armes symboliques offensives appliquées à des discours qui saturent l'air du temps. Mais tout ce qui n'est pas intégrable dans une forme de spectacle doit être rendu inoffensif. Des faux penseurs, des faux intellectuels, des faux philosophes, des faux politiques, ces nouveaux maîtres causeurs, ont compris que les institutions ne pouvaient pas répondre aux exigences de leur carriérisme, à leur narcissisme de classe, à leur adaptation au monde, à la nature de leurs nouveaux pouvoirs.

Peter Sloterdijk, dans *Critique de la raison cynique*, écrivait en 1983 : « *En effet, dans un monde éclaté en une multitude de perspectives, les « grands regards » sur le tout sont portés plutôt par des cœurs simples, non par des hommes éclairés, éduqués par les données du réel. Il n'y a pas d'Aufklärung sans la destruction de la pensée confinée dans un point de vue, et la dissolution des morales perspectivo-conventionnelles; psychologiquement cela s'accompagne d'une dispersion du moi ; littéralement et philosophiquement, du déclin de la critique.* » Le déclin de la critique a accompagné le déclin du politique. L'une n'étant pas possible sans l'autre. C'est ainsi que nous

avons vu apparaître un nouveau profil d'homme. Non plus des cœurs simples, mus par des valeurs exigeantes et authentiquement vécues, mais des stratèges du vide, un vide qui prend la forme paradoxale d'une saturation asphyxiante. Ces hommes se revendiquent pourtant de l'Aufklärung, des Lumières, mais celles-ci n'ont plus rien à voir avec les Lumières du XVIIIe siècle qui, elles-mêmes, n'étaient déjà pas dénuées d'ombres. A côté des discours tantôt mécaniques, tantôt sirupeux de ces nouveaux enfumeurs, Jean-Jacques Rousseau fait office de cœur simple et ses larges vues seront jugées bien naïves par les demi-habiles face au bas calculs des nouveaux cyniques de la modernité tardive. Mais combien de lecteurs conséquents de Rousseau pour combien de malins ? Combien de jugements sensibles pour combien de jugements méprisants envers une population qui ne maîtrise pas les ruses sociales et culturelles de la domination symbolique de l'homme, cette fameuse règle du jeu ?

Les mouvements de contestation politiques actuels ne sortent pas d'un livre de Théodor Adorno. Ils ne théorisent pas *La critique de la raison cynique* de Peter Sloterdijk. Ils sont indifférents aux narcissismes des petites différences de la gauche dite « radicale ». Ils se moquent de savoir si leur critique fait « *le jeu des extrêmes* ». Ils n'ont que faire des fines arguties sur les données du réel qui, en fin de compte, leur pourrissent concrètement la vie quotidienne. Ils sont dans la rue, ils gueulent et peuvent lever aussi le drapeau français. Toutes les réductions sont prêtes pour transformer la colère en idéologie, pour anéantir la contestation. Ces réductions sont symboliques, d'autant plus difficiles à démasquer qu'elle ne font souvent qu'un avec l'air du temps.

« *L'industrie culturelle est modelée sur la régression mimétique, sur la manipulation d'impulsions mimétiques refoulées. Pour ce faire sa méthode consiste à anticiper l'imitation des spectateurs par eux-mêmes et à faire apparaître l'approbation qu'elle veut susciter comme déjà existante.* » Cette analyse de Théodor Adorno dans *Minima moralia, Réflexion sur la vie mutilée*, écrite juste après la deuxième guerre mondiale, pourrait être placée en exergue de tous ces désenfumages. Quand elle ne parvient plus à créer des stimulations non existantes, quand elle échoue à dresser les hommes aux réactions qu'elle anticipe, cette industrie culturelle met à jour sa vraie nature : la

répression. Concrète, en taisant les violences insensées et iniques d'un pouvoir aux abois ; symbolique, en jouant de tous les chantages, de toutes les humiliations. La caste intellectuelle médiatique des causeurs à la française est l'enfant de cette industrie culturelle que décrivait parfaitement Adorno. Elle se défendra demain. Hélas pour elle, elle trouvera désormais sur son autoroute à péages une forme de critique qui n'attend plus rien de ses mauvaises sucreries. La convergence d'intellectuels que l'on n'achète pas avec la colère d'un peuple qui demande des comptes aux marchands du temple sera fatale. Pour qui ? L'histoire est un long procès dont la réalité a autrement plus de poids qu'une énième causerie. C'est justement de cette réalité-là que ne veulent pas les nouveaux enfumeurs, c'est elle qu'ils masquent, eux qui font du réel une dépendance de leur verbiage, ces champions de la communication hors sol.

Notre lutte contre cette nouvelle forme d'asphyxie n'est pas simplement d'ordre économique. S'il n'y avait que cela, il suffirait de changer l'homme pour changer de monde. Hélas, notre rejet est autrement plus fondamental. Il est d'ordre symbolique, quasi métaphysique. Il s'agit de décider du *type d'homme* que nous pouvons être encore. A partir du moment où vous vous attaquez à l'anthropologie, c'est-à-dire à la question essentielle de l'homme, le véritable fondement du politique quand celui-ci n'est pas l'anti-chambre de la posture facile, vous faites passer la ligne de fracture à l'intérieur de vous-même. Vous ne pouvez plus simplement vous contenter d'être du bon côté, avec les gens de bien, les tolérants, les progressistes, les révolutionnaires, les critiques. Vous quittez les rivages confortables des prises de positions horizontales (qu'elles soient en faveur du Oui ou du Non) pour vous engager dans un chemin beaucoup plus escarpé sans savoir à l'avance si vous en sortirez indemne, si vous vous en sortirez tout court. Vous acceptez de sortir de la carte, d'être, au sens strict, illisible pour les poseurs d'étiquettes. Ceux qui affrontent réellement, autrement dit symboliquement et quasi métaphysiquement, ces nouvelles formes d'enfumages font le moins de vagues. Ils compose pourtant une lame de fond fatal.

Dans un univers surchargé de positivités, où chacun veut en être et barboter à son tour, l'opposition prendra une forme inédite. Si les grandes idées (*libération, émancipation, progrès, révolution* etc.) qui faisaient jadis échec à la domination sont aujourd'hui partie prenante de la domination, l'affrontement doit changer de niveau. Non pas en lançant depuis la grève les moules vides du *retour à* mais en emportant le tout vers le large. Tout engloutir symboliquement afin de faire droit à une forme de renoncement, de « grand refus » pour reprendre le mot d'Herbert Marcuse. Le monde des maîtres causeurs n'est pas simplement une option économique que l'on pourra corriger avec un nouveau plan budgétaire, en ajustant autrement des variables financières et des plans de croissance mieux maîtrisés. Car ce monde est aussi, et plus fondamentalement, un naufrage de l'homme. Le mot bien sûr est intrigant. *Homme*, qu'est-ce que ceci ? Salarié-e-s, engagé-e-s, diplômé-e-s, concerné-e-s, nous voyons bien mais *homme*, qu'est-ce que ceci ? Les maîtres causeurs n'ont plus idée de ce que peut l'homme, de ses ressources imaginaires, de sa capacité à se déprendre. Ils ont avec eux la force de l'évidence et les lois du marché, leurs bouées de com et leurs sourires gonflables. Nous venons de plus loin, d'un autre horizon, d'une autre tradition de pensée, d'une autre puissance. En somme, d'un autre air.

XXV

Ultime désenfumage

« Soyons sincères : dans le passé, le conformisme n'a jamais amené aucune amélioration dans une situation, mais seulement une aggravation... Ce qui est nécessaire, c'est de se conduire en tout temps avec dignité, de ne pas se laisser effrayer ou intimider. Ce qu'il faut c'est dire la vérité. »

Jan Patočka, avril 1977, sur son lit de mort après avoir été torturé par la police politique tchèque.

.....

